

Les acteurs de la société révolutionnaire

« Tous ces hommes ! Tas de fumées poussées dans tous le sens. »
Victor Hugo, *Quatrevingt-Treize*.

Qu'il choisisse de raconter l'éblouissante épiphanie du Peuple ou la cauchemardesque apocalypse qui englutit tout un monde, le roman de la Révolution s'appuie nécessairement sur une lecture sociopolitique d'une histoire conçue comme collective et / ou nationale : par sa composition comme par sa distribution, le personnel narratif est l'un des premiers opérateurs d'intelligibilité au service de la fiction. Ambitionnant la résurrection intégrale d'une période aussi traumatique que fascinante, l'écrivain est soumis au même cahier des charges que tout auteur de roman historique ; mais la spécificité de la Révolution française l'oblige également à repenser ou à infléchir certains dispositifs hérités.

En tant que fiction historique, le roman de la Révolution met en scène un système de personnages dont la fonction est à la fois représentative, allégorique et symbolique ; l'élaboration et le fonctionnement de ce système dépend de l'interprétation de l'événement révolutionnaire que l'œuvre porte et produit. Depuis le triomphe de Walter Scott dans la France des années 1820, la boîte à outils du romancier historique est bien équipée ; le monde romanesque se peuple volontiers de personnages-types moyens à tous les sens du terme – à la fois représentatifs du groupe social auquel ils appartiennent, et placés dans une position de médiateurs entre les différents partis en présence ; l'individualité de tels personnages se définit comme le produit d'une situation historique dont en retour ils se font les agents. Ce qui fait sens est moins la particularité de tel ou tel personnage que son rôle et sa fonction dans l'ensemble du système qui soutient l'intrigue. Pour articuler de manière optimale les logiques de la fiction et le déroulement historique des événements, l'écrivain peut opérer un transfert, confiant à tel ou tel de ses personnages les actes ou les paroles d'un acteur réel de la Révolution, sans hésiter à remotiver, par un enchaînement concerté de causalités privées, les conduites ainsi évoquées. Enfin, le corps même des personnages, réels ou fictifs, incarne exemplairement l'interprétation de l'événement révolutionnaire proposée par le romancier ; d'exténuations en épanouissements, s'exposent symboliquement les impasses, les échecs et les promesses de l'histoire.

Tous ces dispositifs, expérimentés dès le *Cinq-Mars* de Vigny et popularisés dans les années 1840 par le succès des romans-feuilletons historiques d'Alexandre Dumas, structurent l'horizon d'attente du public ; ils forment des paradigmes aisément identifiables, dont la combinaison et l'infléchissement font immédiatement sens. Mais prendre pour sujet (plus encore que comme objet) la Révolution met au premier plan d'autres questions, qui relèvent indissociablement de la poétique romanesque et de la prise de position idéologique.

Écrire la Révolution, c'est nécessairement enregistrer la promotion (ou la reconnaissance) de nouveaux acteurs de l'histoire : les foules, les masses, les anonymes, voire « les captifs, les vaincus – et bien d'autres encor ». D'où une tension entre les trajectoires individuelles qui structurent l'intrigue et les destinées collectives auxquelles elles renvoient, métonymiquement, métaphoriquement ou symboliquement ; d'où, aussi, une connexion difficile à négocier entre marginalité et espace public, au niveau

géographique, social et culturel. L'enjeu a une importance décisive : il en va de la définition même du peuple, comme collectivité nationale ou solidarité de sang et d'origines – ce qui convoque une autre série de problèmes : quels groupes socio-économiques considérer comme représentatifs de l'élan populaire ? comment les incarner en tant qu'agents historiques ? et faut-il renvoyer le grand homme au magasin des accessoires dépassés ?...

À quoi s'ajoute la question décisive où vient achopper tout le siècle : comment envisager, représenter, racheter la violence comme moteur de l'histoire ? Coexistent souvent deux conceptions rigoureusement orthogonales et irréconciliables de l'événement révolutionnaire. Soit celui-ci se définit comme la révélation de la destinée prométhéenne de l'humanité, conquérant sa liberté par un incessant travail de soi sur soi dont la Révolution marque l'aboutissement ; l'histoire comme devenir résulte donc d'une série de choix et d'actes individuels interconnectés, dont chacun doit assumer la responsabilité personnelle devant le monde et l'avenir. Soit la Révolution apparaît comme la grandiose accomplissement d'une palingénésie providentielle, ou une épreuve imposée par Dieu à la France pour la purifier et la régénérer – ce qui exonère de fait acteurs réels et personnages fictifs d'une large part de responsabilité individuelle, mais à quel prix : les voilà dépouillés du statut d'acteurs historiques, fantomatiques silhouettes sur des tréteaux d'où le sens s'est absenté, ou ombres portées d'un drame qui se joue ailleurs. Une telle conception du récit est plus tragique que romanesque, et pas du tout révolutionnaire...

Ces apories, toutes les œuvres du corpus sont sommées de s'y confronter : les solutions que propose la fiction, souvent au travers d'un débat intertextuel tendu, font du personnel romanesque un indice sûr du questionnement historique que porte le roman, et du faisceau de réponses dont la fiction expérimente la pertinence.

CLIVAGES, AFFRONTEMENTS ET NOUVEAUX PARTAGES

L'Hercule populaire contre le Saint-Georges aristocratique

Parce qu'elle marque l'affirmation politique du Tiers-État dans l'espace public, face aux privilèges revendiqués par l'aristocratie, la Révolution française apparaît d'abord comme la confrontation abrupte des deux ordres ; ce duel constitue le dernier acte d'une lutte pluriséculaire longtemps larvée avant d'éclater au début de l'été 1789. En lice, deux champions : le musculeux et viril Hercule populaire, contre l'élégant Saint Georges (ou le lumineux saint Michel) terrassant l'hydre des insurrections ; un peuple sûr de sa force et de ses droits, face à une aristocratie raffinée, souvent héritière des Lumières (pour le meilleur et pour le pire), mais pervertie par des siècles d'abus et de privilèges.

Cette bipartition simple, et les représentations contrastées qui l'incarnent, est bien présente dans les représentations collectives dès le début du siècle. Le discours et l'imagerie révolutionnaires, eux-mêmes relayés par les historiens et les romanciers, ont largement diffusé une lecture métaphorique faisant de la chute de la royauté un transfert de virilité : la dégénérescence qui ronge la dynastie régnante provoque une décadence rapide chez les derniers Bourbons, fins-de-race exténués désormais impropres à incarner, dans la personne du roi, le corps mystique de la France ; l'aristocratie décadente, entrée dans l'âge des vanités, ne garde rien des supériorités militaires et de la puissance de cohésion sociale qui firent sa force aux temps féodaux ; en revanche le corps régénéré de la Nation, qu'incarne le peuple français, est désormais maître du

présent et détenteur de l'avenir. Les emblèmes et la statuaire, l'imagerie et la caricature ont dès 1789 familiarisé le public avec la figure conquérante de l'Hercule populaire terrassant les morts-vivants à sang bleu venus défendre un monde ancien, déjà agonisant sinon définitivement momifié.

Ce face-à-face allégorique se trouve d'autre part conforté par l'un des paradigmes dominants qu'impose la refondation historiographique inaugurée sous la Restauration, et opiniâtement poursuivie sous la monarchie de Juillet. Avec Augustin Thierry, l'historiographie libérale, dès les très fameuses *Lettres sur l'histoire de France*, suggère que la lutte entre les autochtones gallo-romains, ancêtres du Tiers-État, et les envahisseurs francs, fondateurs de l'aristocratie française, est le moteur essentiel de l'histoire du pays depuis l'Antiquité tardive – chaque épisode marquant du passé (les franchises conquises par les communes, l'abaissement des grands féodaux...) formant une étape dans la progressive conquête, par le Tiers-État, des droits dont les avaient spoliés les conquérants. Une telle lecture fait de la Révolution française l'affrontement final et décisif – la nuit du 4 août, en garantissant l'égalité des droits, ouvre l'espoir d'une réconciliation ; les violences et les conflits qui ont marqué le tournant du siècle sont les derniers rounds d'un combat pluriséculaire – dont la politique de la Restauration signale, plus que jamais, l'actualité, avant que la « question sociale » ne propose une relecture économique du même paradigme. L'histoire de France prend, dans la longue durée, la forme d'un duel incessamment reconfiguré, mais opposant toujours les mêmes adversaires dont le roman de la Révolution va faire ses champions : la dernière grande œuvre d'Eugène Sue, *Les Mystères du peuple* (« Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges »), montre que ce paradigme reste efficace jusque sous le second Empire.

L'opposition du peuple et de la noblesse permet ainsi de structurer la fiction de manière particulièrement lisible, car bien inscrite dans l'horizon d'attente des lecteurs. C'est pourquoi le roman d'Erckmann-Chatrion *Histoire d'un paysan*, qui vise un public populaire et se donne pour objectif de rallier ses lecteurs à l'idéal républicain (non sans arrière-pensées : en 1868-1869, beaucoup espèrent que le second Empire n'en a plus pour longtemps à vivre...), multiplie dès la première partie, « 1789. Les États-généraux », les diptyques contrastés : les paysans affamés regardent des aristocrates en dentelles festoyer et danser sous les tonnelles du Tivoli de Phalsbourg, les artisans et les ouvriers subissent jour après jour la morgue aristocratique des officiers, les familles indigentes doivent néanmoins l'impôt et la corvée au seigneur... Il s'agit d'insérer, dès l'ouverture du récit, des scènes emblématiques rendant évidente la confrontation entre deux groupes sociaux, deux systèmes de valeurs, deux manières de concevoir le politique. À l'issue de ce premier pan du récit, tout entier centré sur les misère d'un peuple pressuré par l'aristocratie et les fastes de la Cour, l'ouverture des États-Généraux résume, de manière exemplaire, l'irréconciliable opposition entre les députés du Tiers, modestement vêtus de noir, et l'impressionnante débauche de luxe sur laquelle la noblesse et le haut clergé appuient leur prestige. Le contexte cérémoniel accuse sciemment les clivages, la hiérarchie qu'ils emblématisent, et leur illégitimité foncière : « Le grand maître des cérémonies, M. le marquis de Brézé, en costume de cour, auprès de nous, pauvres députés du tiers, en habits et culottes de drap noir, semblait d'une espèce supérieure [...] Nous étions comme des corbeaux, à côté de ces paons, le petit chapeau à plumes retroussé, les habits dorés sur toutes les coutures, les mollets ronds, le coude en l'air et l'épée au côté¹. » La race des seigneurs n'a d'autre supériorité que son habileté à piller les ressources de la nation – ce que révèle la scénographie ostentatoire du pouvoir.

¹ Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan* [1869], Paris, Omnibus, 2010, p. 275.

L'affrontement entre le peuple et l'aristocratie, d'abord larvé et contenu dans les formes du débat parlementaire, apparaît crûment dans la suite des événements – notamment lorsque les combats aux frontières, mais surtout la guerre civile en Vendée jettent les uns contre les autres les anciens officiers de l'armée du Roi, tous de bonne naissance et soucieux de défendre l'honneur de leur race, et les officiers républicains d'humble extraction, mais d'une efficacité redoutable par leur expérience et l'ardeur de leur foi révolutionnaire. Dans *Les Chouans*, Balzac oppose, dès les premiers engagements, deux allégories clairement désignées comme telles :

[Hulot] fut frappé de l'éclat d'un cou nu dont la blancheur était rehaussée par une cravate noire, lâche et négligemment nouée. L'attitude fougueuse et animée du jeune chef était militaire, à la manière de ceux qui veulent dans un combat une certaine poésie de convention. Sa main bien gantée agitait en l'air une épée qui flamboyait au soleil. Sa contenance accusait tout à la fois de l'élégance et de la force. Son exaltation consciencieuse, relevée encore par les charmes de la jeunesse, par des manières distinguées, faisait de cet émigré une gracieuse image de la noblesse française ; il contrastait vivement avec Hulot, qui, à quatre pas de lui, offrait à son tour une image vivante de cette énergique République pour laquelle de vieux soldat combattait, et dont la figure sévère, l'uniforme bleu à revers rouges usés, les épaulettes noircies et pendant derrière les épaules, peignaient si bien les besoins et le caractère².

Tout y est, dans ce discret histrionisme d'une aristocratie peaufinant sa propre icône jusque sur le champ de bataille : élégance faussement négligée de la cravate noire (laquelle s'oppose au savant édifice de mousseline blanche qu'affiche Saint-Just à la tribune comme aux armées), main élégante gantée juste, raffinement d'une carnation délicate et quasiment féminine, distinction des gestes et des attitudes – bref, la « poésie de convention » d'un petit marquis qui prépare sa légende, contre l'austérité spartiate et l'indigence fière des soldats républicains. Le détail de l'épée « agitée en l'air » (topos de tableau de bataille, effet de lumière rappelant le flamboiement d'une auréole) jette d'emblée quelque suspicion sur l'efficacité réelle de ce dandysme militaire...

Pédagogiquement fort efficace, ce dispositif d'affrontement binaire, à la tribune ou sur le champ de bataille, se trouve relayé dans l'ensemble de la fiction par la dimension volontiers allégorique que revêtent les personnages de premier plan ; même si le face-à-face direct n'est pas toujours actualisé, le roman oppose deux catégories de personnages clairement identifiables.

Le Peuple souverain, combattant pour ses droits et ceux du genre humain tout entier, prendra volontiers, dans les fictions de tendance républicaine, l'allure martiale et la figure puissante d'Hercule. Écrivant en 1846 *Le Chevalier de Maison-Rouge*, un an avant la parution des premiers tomes de *l'Histoire de la Révolution française* et *l'Histoire des Girondins* (deux beaux succès de librairie, Lamartine faisant mieux que Michelet...), Alexandre Dumas met en scène le jeune, le pur, l'irrésistible Maurice Lindey, « musculeux, comme Hercule, beau de cette beauté française qui accuse dans un Franc une race particulière » ; pour arpenter, de jour comme de nuit, le Paris ensanglanté de la Terreur, il porte volontiers « à la main un de ces gourdins noueux qu'on appelait une *constitution*, et, emmanchée à son poignet, cette arme avait la valeur de la massue d'Hercule³ ». Évocation idéologiquement connotée : dans un climat pré-révolutionnaire auquel Dumas, républicain « historique », ne pouvait qu'être sensible, la fiction

² Honoré de Balzac, *Les Chouans* [1829], *Le Roman noir de la Révolution*, Paris, Nathan, « Complexe », 1997, p. 508-509.

³ Alexandre Dumas, *Le Chevalier de Maison-Rouge* [1845-1846], Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, respectivement p. 1280 et 1292.

ressuscite avec Maurice la force tranquille d'une Révolution sûre de son triomphe, mais très éloignée de toute tentation terroriste (le héros périra sur l'échafaud à l'automne 1793 – dans l'adaptation dramaturgique de la pièce, en 1847, il est exécuté avec les Girondins). On retrouve maints traits de ce héros républicain emblématique, notamment la vigueur hors normes et le courage au combat, chez les hommes du peuple dont les romans célèbrent le dévouement révolutionnaire : Ange Pitou et Billot dans les *Mémoires d'un médecin*, le forgeron Michel dans l'*Histoire d'un paysan*, le sergent Radoub, « Hercule lesté », dans *Quatrevingt-Treize*...

Un roman comme *Ange Pitou* montre la promotion emblématique du héros éponyme, dont la vigueur d'abord instinctive, incontrôlée et déconnectée de toute conscience s'épure et se transfigure au fil des mois et des épreuves de l'année 1789 – le jeune paysan à la silhouette vaguement burlesque, avec ses gros genoux et ses interminables jambes en compas, finit comme un emblème de la Révolution au village, un La Fayette populaire issu du terroir : « Pitou, étincelant d'orgueil et d'aplomb, chevauchait l'épée à la main sur ce large cheval aux crins dorés ; et, sans ironie, il représentait sinon quelque chose d'élégant et d'aristocratique, du moins quelque chose de robuste et de vaillant qui faisait plaisir à voir⁴. » La belle Catherine Billot, amoureuse du très aristocratique Isidore de Charny, remarque immédiatement la métamorphose de son compagnon de jeunesse – ses noces avec Ange Pitou formeront le dénouement de *La Comtesse de Charny*. Il est symptomatique de constater que cette force herculéenne prêtée aux héros populaires se retrouve jusque chez des écrivains peu suspects d'enthousiasme révolutionnaire, comme Barbey d'Aurevilly. Le héros d'*Un prêtre marié*, Jean Sombreval, a tout du satyre hybride et sublime, Dieu et animal, qui dans *La Légende des Siècles* (première série, 1859) prophétise la Révolution à venir ; sa vigueur brute et brutale, son allure simiesque laissent transparaître une véritable grandeur devant laquelle Néel, le descendant de vingt générations de preux, peut s'incliner sans déroger : « C'était vraiment plutôt un énorme orang-outang qu'un homme. Il en avait les larges oreilles, la nuque fortement animale, les pommettes saillantes, les mains velues, le rictus, l'aspect noir et cynique, mais son œil et ses sourcils, dignes d'un Jupiter Olympien, le vengeaient et disaient, en traits de flamme, que le Satyre, dans sa peau de bête, avait l'intelligence d'un Dieu⁵. »

Face à ces figures viriles du peuple, le roman dresse la grâce énergique d'une aristocratie souvent chevaleresque, qui se proclame héritière des hauts faits de ses aïeux et dépositaire de leur honneur de guerriers. Alors que le héros populaire, surgi de nulle part, s'illustre par ses seuls exploits, la noblesse porte dans son nom son histoire et sa légende. La fille de Sombreval, la belle Calixte, est passionnément aimée par le séduisant Néel, dont la triomphante jeunesse réincarne, dans la France post-révolutionnaire, une glorieuse lignée de paladins intrépides : « Il portait un nom aussi vieux que les marais du Cotentin. Il s'appelait Néel de Néhou. Les Néhou se vantaient de descendre du fameux Néel, le vicomte, qui, sous Guillaume le Conquérant, avait arraché le donjon de Saint-Sauveur aux Anglais, et pour cette raison, l'aîné de leur famille portait toujours le nom de Néel, de coutume séculaire⁶. » La référence aux grands féodaux tend à effacer l'abaissement de l'aristocratie française dès le règne de Louis XIII : si la Révolution a abattu les courtisans dégénérés, vivant en parasites de la famille royale, la grandeur de leurs aïeux survit en quelques rares privilégiés.

⁴ Alexandre Dumas, *Ange Pitou* [1850], Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, p. 1160.

⁵ Jules Barbey d'Aurevilly, *Un prêtre marié* [1864], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 890.

⁶ *Ibid.*, p. 916.

Certes, bâtardise et mésalliance portent atteinte à la pérennité du nom, brouillent les lignages ; mais la noblesse authentique se reconnaît à son corps-blason, lequel inscrit dans la physionomie même son origine. Jeanne de Feuarden, fille de la roturière Louisine, a épousé un riche fermier, Le Hardouey – incarnation des propriétaires terriens aisés, enrichis par l’achat des biens nationaux ; malgré tout, son sang et sa race parlent haut : « ...aux yeux, non ! il n’était plus permis de se tromper. Jeanne avait les regards de faucon de sa race paternelle, ces larges prunelles d’un opulent bleu d’indigo foncé comme les quinte-feuilles veloutées de la pensée, et qui étaient aussi caractéristiques des Feuarden que les émaux de leur blason⁷. » La mère de Jeanne, Louisine-à-la-Hache, « Jeanne Hachette obscure » à qui a l’histoire a manqué, a elle-même prouvé la noblesse de son cœur (et sans doute de son origine) par son héroïque bravoure – ce qui lui permet de réintégrer, par l’adoption puis par le mariage, une famille et une lignée dignes de son rang : « Remy de Sang-d’Aiglon crut sans doute reconnaître une inspiration de sa race dans le courage de cette enfant, et sentit sa paternité longtemps muette se réveiller par les tressaillements de l’orgueil⁸. » Bon sang ne saurait mentir, trahir ou tromper...

Le nom, le corps, le cœur de l’aristocrate clament l’ancienneté de sa race ; cependant, la bravoure et le sens de l’honneur, ces dernières vertus des grandes familles menacées de décadence, se parent d’une élégance et d’une délicatesse toute féminine. Le chevalier des Touches, vaillant comme un héros d’Homère, est beau comme une femme ; la finesse de sa taille lui vaut le surnom de « la Guêpe », et ses amis l’appellent volontiers « la belle Hélène ». Même androgynie troublante chez le beau Néel, et chez tant d’autres charmants cavaliers qui, comme Isidore et Georges de Charny, font rêver les jeunes filles – ou les jeunes reines... L’hermaphrodisme aristocratique s’étend paradoxalement aux personnages féminins – on songe bien entendu à Barbe de Percy, au nom, au physique et au caractère emblématiques, mais aussi à Jeanne de Feuarden, dont le narrateur souligne « la nature virile⁹ ». La guerre de Vendée peuple d’ailleurs la scène romanesque de Bradamantes ou de Clorindes¹⁰, souvent de haut lignage, fût-ce par la main gauche : dans *Les Chouans*, l’irrésistible Marie est fille naturelle du duc de Verneuil ; sa cousine (intertextuelle) Rose-Manon qui, dans *Sous la hache*, court le bocage sous le nom de la Rebouteuse, est née des amours d’un prince et d’une danseuse... Ces prestigieuses paternités, apparemment, protègent ces gracieuses héroïnes (et la plus ambiguë Mme du Gua elle-même) de la monstruosité des viragos, des furies ou des buveuses de sang qui sévissent dans les rangs des Bleus – monstruosité dont n’est pas exempte la Hocson, geôlière du chevalier des Touches et vengeresse impitoyable de son fils martyrisé par les Chouans.

La transparente lisibilité de ce système binaire opposant le peuple et l’aristocratie ne recoupe pas toujours un discours idéologique cohérent et tranché. La plupart des romans-feuilletons étudiés par Anne Léoni et Roger Ripoll procèdent à une soigneuse neutralisation axiologique ; dans chaque camp, on trouve des bons et des méchants, si bien que l’intrigue se réduit à un affrontement dépolitisé entre âmes pures et êtres de boue. Un an avant le début des *Mémoires d’un médecin*, le phénomène est encore aisément repérable dans *Le Chevalier de Maison-Rouge* : « L’amour qui unit le républicain Maurice et

⁷ Jules Barbey d’Aureville, *L’Ensorcelée* [1852], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 616.

⁸ *Ibid.*, p. 613.

⁹ J. Barbey d’Aureville, *L’Ensorcelée*, *op. cit.*, p. 659.

¹⁰ C’est ainsi qu’apparaît Rose-Manon à l’officier Gérard (Élémer Bourges, *Sous la hache* [1883], *Le Roman noir de la Révolution*, *op. cit.*, p. 978-979).

la royaliste Geneviève est celui qui unit des êtres d'une même qualité ; faits pour s'estimer et s'aimer, ils sont séparés par la Révolution et ne se rencontrent que pour mourir. La fraternité des grandes âmes existe entre Maurice et Maison-Rouge, entre Lorin et Geneviève. En revanche Lorin et Maurice se distinguent des républicains de la mauvais espèce¹¹. »

Quant aux romans qui enregistrent le contrecoup des secousses révolutionnaires dans le cercle fermé de la bonne société aristocratique – *L'Émigré* ou *Delphine* sont des romans épistolaires, marque stylistique et formelle de cette clôture de la fiction – ils déploient tout une galerie de portraits finement nuancés ; rien de commun entre la hauteur intransigeante que Mme de Mondoville a transmise à son fils Léonce, et le libéralisme sincère de M. de Lebensei, qui ne craint pas de s'exposer aux critiques par amour ou par conviction politique : « Il a des opinions très indépendantes [...] On a dit assez de mal de lui, surtout depuis que, dans les querelles politiques, il s'est montré partisan de la révolution¹². » Sénac de Meilhan réserve à l'aristocratie allemande, en la personne du commandeur de Loewenstein, l'attachement maniaque et exclusif aux titres et à la naissance, symptôme d'une tendance au despotisme qu'il exerce dans son royaume domestique : « Mon oncle accoutumé à être obéi dans sa maison, craint par ses vassaux, veut étendre son empire sur les esprits et les visages¹³ » ; le président de Longueil se montre infiniment plus subtil et mesuré dans son analyse de la catastrophe révolutionnaire (la réception mitigée du roman l'a bien montré), et le marquis de Saint-Alban lui-même, inquiet de voir sa bien-aimée, tout juste veuve, promise à un prestigieux prince, avoue : « Je deviens Démocrate en ce moment, je déteste les princes et suis partisan de l'égalité¹⁴. » Des clivages parallèles divisent le peuple des Baraques chez Erckmann-Chatrian : Valentin, forgeron comme le héros Michel Bastien, défend les privilèges de l'aristocratie et se comporte lui-même en sang bleu envers les pauvres gens qui le logent...

Hommes nouveaux, nouveaux partages.

Si la Révolution radicalise la fracture historique entre peuple et aristocratie, elle produit également des partages inédits en imposant sur la scène publique des personnages nouveaux. La Constitution civile du clergé sépare prêtres réfractaires et prêtres assermentés ; Erckmann-Chatrian oppose ainsi le père Bénédict (!) et autres moines quêteurs, parasites éhontés et militants intéressés de l'obscurantisme, et le curé Christophe, à la stature herculéenne, modèle de tolérance et de charité – instituteur du peuple, le père Christophe prête sans hésiter serment à une République contre laquelle complotent obstinément, avec l'aide des paysannes fanatisées, les prêtres réfractaires. Si ces derniers, dans une perspective contre-révolutionnaire, peuvent représenter le retour aux sources de la foi et la résurrection de la primitive Église (Aimée de Spens et M. Jacques prêtent leur serment de mariage sur deux épées en croix), leur participation à la guerre civile entache quelque peu l'orthodoxie de leur foi : dans *La San Felice*, Fra Pacifico excite le peuple aux pires violences, comme le fait plus subtilement l'abbé Gudin lorsqu'il célèbre sa messe chouanne avec une rhétorique madrée d'ancien jésuite... Certains prêtres renoncent même à leur mission apostolique pour prendre les

¹¹ Anne Léoni et Roger Ripoll, « La Révolution française dans le roman feuilleton », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1975, 2/3, « Le Roman historique », p. 397.

¹² Germaine de Staël, *Delphine* [1802], Paris, Champion, 2004, p. 174.

¹³ Gabriel Sénac de Meilhan, *L'Émigré* [1897], Paris, Folio, 2004, p. 42. Le marquis de Saint-Alban résume : « C'est un homme qui retrace les seigneurs allemands du quinzième siècle » (p. 56).

¹⁴ *Ibid.*, p. 385.

armes : l'abbé Turmeau bénit solennellement ses compagnons avant de massacrer les Bleus « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », cependant que l'abbé de la Croix-Jurgan s'illustre par sa détermination au combat.

Version radicalisée du prêtre assermenté, le prêtre régicide et républicain apparaît comme un acteur de premier plan de la nouvelle société révolutionnaire, laquelle donne enfin une possibilité de carrière aux hommes de génie relégués dans le prolétariat intellectuel (Sombreval) ou aux hommes de foi tournés vers l'avenir (Cimourdain). Pour les hommes d'Église restés fidèles à la tradition, de tels êtres sont le signe de la monstruosité des temps, ce que confie naïvement le père Longuemare, ancien Barnabite, à son ami Brotteaux (qui, pour sa part, redoute d'autres adversaires) : « Nul homme, de nos jours, de plongeait dans l'ignorance et l'erreur aussi profondément que monsieur l'abbé Fauchet, nul homme ne fut plus funeste au royaume que celui-là. Il fallait que Dieu fût ardemment irrité contre la France, pour lui envoyer monsieur l'abbé Fauchet¹⁵ ! » Aux yeux des Montagnards en revanche, les prêtres ralliés sont de sûrs soutiens pour la République : « Quand les prêtres sont bons, ils valent mieux que les autres. En temps de révolution, les prêtres se fondent en citoyens comme les cloches en sous et en canons¹⁶ », affirme Danton, saluant l'intégrité de la foi révolutionnaire chez Cimourdain. Lequel Cimourdain (qui a quelque chose de Robespierre) aura pour fils spirituel l'impitoyable Abline dans *Sous la hache...* et pour neveu (semi-fictionnel) Vermorel, tel que Jules Vallès en dresse le portrait dans *L'Insurgé*.

La Révolution ouvre d'autre part l'espace public à certaines catégories jusque-là reléguées aux marges de la collectivité, condamnées à l'invisibilité et au silence par les logiques de l'ordre ancien. Les misérables, naguère renvoyés dans les limbes du social, apparaissent comme des spectres hantant les abords ou les profondeurs des villes et des villages, premières victimes de troubles dont ils ne saisissent ni le sens ni la portée (on songe à Michelle Flécharde) : « Des lignes entières de ces malheureux gagnaient les champs ; trois ou quatre que nous rencontrâmes plus loin, assis au revers de la route, pâles comme des morts, étaient blessés [...] et nous regardaient avec de grands yeux clairs, sans rien dire. Je crois qu'ils ne nous voyaient plus¹⁷. » Dans *l'Histoire d'un paysan*, la destinée du père du narrateur emblématise la promotion au statut de sujet, puis de citoyen, des paysans indigents, incultes, jusque-là courbés comme du bétail sous une hiérarchie abrutissante : « [Mon père] était coiffé comme tous les paysans de notre temps, du vieux bonnet en bourre de laine, qu'on a mis depuis sur le drapeau de la République¹⁸. » La trajectoire de Michel, le fils, réalise cette promesse symbolique ; lors de la levée en masse, il s'engage pour défendre la République dans un bataillon au nom révélateur : « Chacun mettait son bonnet au bout de la baïonnette ; nous étions tous montagnards et fiers d'avoir un si beau nom¹⁹. »

Autre parias dont la Révolution libère la destinée : les fières amazones qui, filles illégitimes d'aristocratiques amours, ne peuvent sous l'Ancien Régime s'intégrer ni à la noblesse dont elles ont les goûts et les manières, ni au peuple dont tout les sépare, et qui les rejette. Dans *Les Chouans*, la splendide et inquiétante Marie, fille naturelle du duc de Verneuil, abandonnée « sans asile et sans protecteur » après la mort de son père, se voit déshonorée dans l'opinion par le vieux duc de Lenoncourt qui émigre plutôt que de

¹⁵ Anatole France, *Les Dieux ont soif* [1812], Paris, Le Livre de Poche, 1989, p. 187.

¹⁶ V. Hugo, *Quatrevingt-Treize* [1874], Paris, GF, p. 183. La suite du discours énumère les hommes d'Église dévoués, depuis 1789, à la cause révolutionnaire : vraisemblabilisation narrative du personnage de Cimourdain.

¹⁷ Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 326.

¹⁸ *Ibid.*, p. 226.

¹⁹ *Ibid.*, p. 450.

l'épouser ; la jeune fille n'a dès lors d'autre perspective que le triste sort de sa mère, la relégation dans un cloître – à moins qu'elle ne saisisse les opportunités que lui offre le bouleversement social en cours : la voilà épouse puis veuve de Danton, enfin agent secret en Vendée pour le compte des Républicains. On retrouve dans *Sous la hache* une destinée comparable avec la séduisante (quoique moins redoutable) figure de Rose-Manon. Malgré sa naissance illégitime, la prodigalité des grands seigneurs, amants de sa mère, lui assure une enfance de princesse : « L'enfant [...] eut des diamants pour deux cent mille livres, un peuple de poupées superbes, maître à danser, maître à marcher, maître à chanter, sa maison ainsi qu'une infante, ses moindres caprices obéis, un pouvoir absolu²⁰. » Double mensonge que cette souveraineté d'impure extraction : la naissance de la petite Rose lui permettra jamais d'entrer dans le grand monde, ce monde des privilèges voué à une ruine imminente... Refusant elle aussi de s'enterrer vive dans un cloître, la jeune fille, devenue sage-femme (profession symbolique en ces temps d'enfantement douloureux de la France moderne...), est quelque temps fiancée à Camille Desmoulins, puis maîtresse du frère de Fabre d'Églantine qui l'emmène dans ses campagnes en Vendée. Destinée heurtée, contrastée, qui accomplit (brièvement) ses promesses dans sa brève union avec Gérard, républicain intègre et amoureux sincère.

La fin d'un monde.

Adversaires de toujours et personnages inédits orchestrent, sur la scène romanesque, la fin d'un monde – sous la monarchie de Juillet, le roman feuilleton utilise souvent 1789 comme dénouement chargé de régler, hors-texte, les tensions qui déchirent une société de privilèges et d'oppression. La Révolution marque d'abord le naufrage historique d'une aristocratie que, volontiers, on représente comme perdue de dettes et de crimes : c'est un lieu commun avant 1848, encore très présent dans *Joseph Balsamo*, où aristocrates et courtisans roulent dans le boue et le sang. Même analyse, d'ailleurs, dans des fictions d'inspiration contre-révolutionnaire : deux maux, le scepticisme épicurien et le relâchement des mœurs, expliquent la ruine d'abord économique, puis politique de bien des familles d'ancienne noblesse. Dans *L'Émigré*, le père du marquis de Saint-Alban fait partie de ces épicuriens égoïstes que le souci de leurs plaisirs retient loin de la sphère publique : il ne sera d'aucun secours ni au régime chancelant, ni à son épouse abandonnée au hasard des événements, ni à son fils contraint à l'émigration. Chez Barbey d'Aurevilly, l'auguste lignée des Feuardent voit sa ruine consommée avant 1789 : Remy de Sang-d'Aiglou épouvante la contrée par la monstrueuse corruption d'une grande race dégénérée, cependant que les maîtres du Quesnay ont péri « comme toutes les vieilles races, qui ne meurent jamais d'autre chose que de leurs péchés²¹ » ; même ceux qui ont survécu à l'ouragan révolutionnaire, comme le père de Néel, n'ont plus rien des anciennes vertus de leurs ancêtres : « Il était de son temps, le vicomte Éphrem. C'était un de ces derniers gentilshommes dont les mœurs ont plus fait contre la monarchie que leurs épées ne firent pour elle, quand ils la tirèrent pour la défendre²². » Résultat : aux jours d'épreuve, le roi ne trouve autour de lui que des âmes mesquines ; d'abord abusée par les charmes du marquis de Montauran, et sans doute par les préjugés de son éducation première, Marie s'en aperçoit très vite : « Cette lutte, véritablement grande, se rétrécit et prit des proportions mesquines, quand elle vit, sauf deux ou trois figures vigoureuses, ces gentilshommes de province, tous dénués d'expression et de vie. Après avoir fait de la poésie, Marie tomba

²⁰ E. Bourges, *Sous la hache*, op. cit., p. 1017.

²¹ J. Barbey d'Aurevilly, *Un prêtre marié*, op. cit., p. 884.

²² *Ibid.*, p. 999.

tout à coup dans le vrai. Ces physionomies paraissaient annoncer d'abord plutôt un besoin d'intrigue que l'amour de la gloire, l'intérêt mettait bien réellement à tous ces gentilshommes les armes à la main²³. »

Le beau visage fracassé de l'abbé de la Croix-Jugan symbolise avec éclat la catastrophe venue achever ce fatal déclin, tout en laissant transparaître le souvenir des grands féodaux dont les vertus ont fondé l'aristocratie française : « Il s'était étendu sur ces lignes brisées une surhumaine physionomie, et, partout ailleurs qu'à la face, dans tout le reste de sa personne, l'imposant abbé se distinguait par les formes et les attitudes des anciens Rois de la Mer, de ces immenses races normandes, qui ont tout gardé de ce qu'elles ont conquis²⁴. » Ceux qui, par leur héroïsme, ressuscitent les valeurs de l'ancienne féodalité, sont seuls susceptibles de régénérer une noblesse décadente : Remy de Sang-d'Aiglou épouse Louisine-à-la-hache, fille de garde-chasse, cependant qu'aux côtés du chevalier des Touches, Juste Le Breton, quoique plébécien, affirme sa noblesse de cœur par sa vaillance monarchiste. Ni le roi, ni l'histoire ne sanctionneront pourtant ces tentatives de renaissance : « Les Normandes d'autrefois filaient elles-mêmes leurs vêtements. La belle Aimée confectionne de ses mains aristocratiques sa robe de nocce – elle servira en fait de suaire à son fiancé : polyvalence tragique. Le mythe aboutit ici à un renversement brutal qui est tout un symbole – la noblesse fait sa toilette de mort²⁵. » Aimée vit désormais d'une existence spectrale, murée dans sa surdité, cependant que Barbe de Percy évoque les fantômes de sa jeunesse devant un auditoire momifié. À cette élégiaque parade pour une aristocratie défunte répond, chez Erckmann-Chatrion, la férocité dans la caricature ; les émigrés, héros de tragédie ou de mélodrame chez Sénac de Meilhan, s'agitent comme les grotesques guignols rescapés d'un monde englouti : « Il représentait la vieille marquise avec ses falbalas, sa grande canne et ses affiquets dans une auberge de Worms. Cette vieille avait encore de l'argent, elle commandait, elle voulait ci, elle voulait ça, et les servantes la regardaient en se demandant : “Wass ? wass²⁶ ?” »

UNE SOCIOLOGIE ROMANESQUE DE LA REVOLUTION

Types et figures.

Un monde finit, un autre commence qui peine à naître dans la confusion et la violence : au-delà de la figuration des groupes sociaux dont l'affrontement fait l'histoire de la Révolution, la fiction cherche à rendre intelligible la spécificité de cette période instable, mouvante, en un essai de sociologie historique dans laquelle les trajectoires individuelles disent, à leur manière, quelque chose du collectif.

Compagnon de route de l'historiographie, écoutant volontiers « aux portes de la légende », le roman multiplie les points de contiguïté et les processus de transfert entre les héros dont la mémoire collective a gardé le souvenir, et les personnages fictionnels

²³ Balzac, *Les Chouans*, *op. cit.*, p. 598. On se souvient de la « poésie de convention » que le marquis de Montauran affiche au combat...

²⁴ J. Barbey d'Aurevilly, *L'Ensorcelée*, *op. cit.*, p. 646.

²⁵ Claudie Bernard, *Le Chouan romanesque. Balzac, Barbey d'Aurevilly, Hugo*, Paris, PUF-« Écriture », 1989, p. 96.

²⁶ Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 406. La réaction thermidorienne montrera cependant que la noblesse dorée et dégénérée n'a pas tout entière péri, tant s'en faut : « Vous rencontriez des muscadins jusqu'à Phalsbourg, des imbéciles habillés à la victime, la cravate blanche en entonnoir jusqu'au nez, un crêpe à leur chapeau, parlant sans ouvrir la bouche, et vous regardant pardessus l'épaule avec des lunettes d'approche » (*Ibid.*, p. 656).

qui en sont l'ombre portée. L'Alsace a son Bara (mâtiné de Cynégire) : « Dans le village de Rischeim, les gens parlaient surtout avec attendrissement d'un pauvre petit tambour du bataillon de chasseurs volontaires de Strasbourg, qui le premier avait découvert les ébenhussards au loin sur la route, et s'était mis à battre la générale. Un ébenhussard lui avait abattu la main droite en passant, et le pauvre enfant n'avait pas cessé de battre de la main gauche ; il avait fallu l'écraser sous les pieds des chevaux²⁷ ! » ; quant à Élémir Bourges, il fait du « citoyen Joseph Bara » l'un de ses personnages, et réécrit l'épisode célèbre de sa mort : « L'héroïque enfant comprit tout, le péril où étaient les Bleus, et n'hésita pas un instant, entre son salut et le leur. Il saisit à tâtons un de ses pistolets, le déchargea dans le groupe, et tomba aussitôt, percé de baïonnettes²⁸. » *Sous la hache* emprunte d'ailleurs son héros, Gérard Choudieu, à Michelet, qui montre ce courageux jacobin répondant fermement aux meneurs de la Commune venus, après le 10 août, exiger le châtement immédiat des « satellites du tyran²⁹ » ; la scène d'ouverture du roman transpose cet humanisme héroïque en Vendée – l'officier empêche ses soldats, emportés par la colère, de guillotiner sans jugement des prisonniers chouans : « Gérard bondit, gravit rapidement les marches ; et s'arrêtant à la dernière, un pistolet dans chaque main, il dit : / “Personne ne montera.” / [...] Emportés par le fureur, ils vociféraient contre lui. Cependant Gérard croisait les bras, les regardant en face, pour les défier. Deux ou trois fusils le visèrent³⁰. » Au-delà de ces très visibles effets de surimpression, le roman transfère souvent actes et paroles des personnages fictifs aux personnages réels, et retour : la main « pleine de vérités tonnantes » de Joseph Balsamo préfigure la « main [...] toute chargée d'éclairs » de l'orateur Vergniaud montant à la tribune pour renverser le trône³¹ ; Marat répète à Gilbert ce que Cagliostro lui a déjà dit – or Gilbert est, dans les logiques de la fiction, le fils spirituel de Rousseau auquel il ressemble de manière troublante, et c'est lui qui, médecin de la royauté, multipliera analyses lucides et conseils judicieux sans parvenir à la sauver...

Ces croisements s'appuient en outre sur des effets d'intertextualité, qui superposent fiction et histoire en un feuilletage complexe. *Sous la hache* multiplie les reprises et les réécritures : Choudieu se prénomme Gérard comme le jeune officier républicain fusillé à la Vivetière dans *Les Chouans* ; le chef vendéen qu'il combat s'appelle Goule-Sabrée, sobriquet tout proche du surnom de « l'abbé de la Goule-Fracassée » que les paysans donnent à La Croix-Jugan ; l'impitoyable Abline est un double de Cimourdain, et Rose-Manon réincarne Marie de Verneuil. Le roman révolutionnaire joue en outre un rôle essentiel dans la fabrication et la diffusion du mythe chouan ; l'écrivain promu anthropologue observe avec une curiosité d'ethnologue ce « sauvage au siècle des révolutions », dont Claudie Bernard a dressé le portrait et analysé les fonctions historiographiques³². Figure de l'Autre radical, surgi des âges engloutis et des siècles disparus (la grande Jacquine est issue, du point de vue de l'imaginaire comme de

²⁷ Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, op. cit., p. 446. À la bataille de Salamine, l'héroïque Cynégire aurait fait preuve d'un acharnement comparable : il se jette à la nage pour poursuivre les navires perses en déroute, essaie d'aborder l'un d'eux, on lui coupe une main, il s'accroche avec l'autre, puis avec ses dents... L'épisode figure dans tous les manuels destinés aux petites classes d'humanités.

²⁸ É. Bourges, *Sous la hache*, op. cit., p. 1055.

²⁹ « À cette violence brutale, le jacobin Choudieu, Thuriot, ami de Danton, répondirent par les plus nobles paroles. Le premier dit : “Ceux qui viennent crier ici ne sont pas les amis du peuple ; ce sont ses flatteurs [...] On veut une inquisition ; j'y résisterai jusqu'à la mort.” » (Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, VII, 2, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, t. 1, pp. 1009-1010.

³⁰ É. Bourges, *Sous la hache*, op. cit., p. 957-958.

³¹ A. Dumas, respectivement dans *Joseph Balsamo*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, p. 815, et *La Comtesse de Charny*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, p. 956 (discours de Vergniaud du 3 juillet 1792).

³² Claudie Bernard, *Le Chouan romanesque*, op. cit., notamment pp. 90-108.

la génétique romanesque, des chroniques médiévales), le Chouan tient de l'animal et de cette terre de Bretagne – *finis terrae* – dont il incarne le sauvage « génie » ; il reste en deçà de tout contrat social capable de fonder une civilisation, et demeure désespérément réfractaire non seulement à la Révolution, mais à quelque forme de modernité que ce soit.

Démarquages historiographiques et croisements intertextuels favorisent la constitution et la circulation d'un certain nombre de types, constitutifs d'une imagerie³³. Le peuple républicain compte d'abord dans ses rangs des passeurs de Révolution, fils spirituels des philosophes de Lumières dont ils répandent les idéaux : dans les *Mémoires d'un médecin*, le docteur Gilbert, qui doit tout à Rousseau, diffuse sa pensée politique et sociale jusque dans les campagnes par le relais de Billot et d'Ange Pitou ; les montagnes d'Alsace et de Lorraine sont elles aussi touchées par l'esprit nouveau grâce aux valeureux efforts du colporteur Chauvel et de sa fille Marguerite³⁴, une vaillante Marianne adolescente. La force, la vigueur, la foi des artisans relaient les lumières de la raison ; le mythe prométhéen du forgeron, que reprendra Rimbaud, transfigure l'humble fils de paysan qu'est Michel Bastien, dont le bras infatigable arme d'innombrables piques les soldats de l'an II (on reconnaît au passage une variante de l'Hercule populaire) : « Il fallait nous voir, les manches retroussées jusqu'aux épaules, la chemise ouverte, les reins serrés dans nos ceintures, et notre bonnet rouge à cocarde sur l'oreille, battre le fer dans la rue, au milieu de cinquante à soixante montagnards [...] avec leur grand sarrau de toile écrue et leur large feutre à chenilles tricolores³⁵. »

La patrie en danger appelle aux armes artisans, ouvriers et paysans – non cependant par exaltation pour les vertus militaires, mais pour défendre les valeurs de la République ; avant d'être napoléonienne, la légende du soldat laboureur, précise Erckmann-Chatrian, est née des innombrables Cincinnatus rêvant, sous les drapeaux, à leur retour au pays natal. Michel Bastien le rappelle à Carnot, venu lui proposer un grade d'officier : « Je ne veux pas rester soldat, ce n'est pas mon métier. Je suis parti pour défendre la liberté, et quand la liberté sera sauvée, eh bien, je retournerai tranquillement au pays [...] [pour] tâcher de devenir un bon père de famille³⁶. » Beaucoup de romans dessinent, en creux, une opposition entre les amants de la liberté qu'un généreux élan porte en masse aux frontières, et les sabreurs qui les remplaceront, décidés à faire carrière dans les armées de Napoléon ; dans *Les Chouans* déjà, les convictions républicaines de Gérard, de Merle et de Hulot s'alarment des empiètements progressifs de Bonaparte.

La pittoresque figure de la vivandière, que la légende napoléonienne infléchit singulièrement, emblématise cette vocation humaniste, solidaire, fraternelle des armées républicaines. Dans l'ouverture de *Quatrevingt-Treize*, l'herculéen sergent Radoub, parti en reconnaissance, est accompagné de la Houzarde (au nom emblématique) ; c'est elle

³³ On trouvera un intéressant exemple de typologie dans le livre d'Augustin Challamel et W. Tenint, *Les Français sous la Révolution* [1843, avec 40 planches gravées].

³⁴ Chauvel est protestant, et toute sa famille a été victime de la révocation de l'édit de Nantes ; avec sa fille Marguerite, qui dès son jeune âge partage ses idées philosophiques et ses convictions politiques, il vend « des livres défendus [qui] passaient en contrebande : des Jean-Jacques, des Voltaire, des Raynal, des Helvétius ! » (*Histoire d'un paysan, op. cit.*, p. 166).

³⁵ *Ibid.*, p. 420. Avec son poème « Le Forgeron » [1870], Rimbaud propose un complément socialiste à *La Légende des Siècles*, en un hommage aux insurgés de Juin 1848 qu'on pourrait qualifier de pré-communard. Erckmann-Chatrian, on le verra, aborde également les questions sociales qu'engage tout récit de la Révolution.

³⁶ *Ibid.*, p. 459. Bien plus encore que Cynégire, Cincinnatus est célébré dans les classes d'humanités, avant de fournir à la Révolution un modèle héroïque.

qui empêche le bataillon de Santerre de tirer sur Michelle Fléchard, rassure la malheureuse mère « de sa voix soldatesque et féminine, douce en dessous », puis adopte ses enfants par le cœur et le geste avant toute décision des soldats³⁷. À la destinée misérable de la paysanne inculte, effarée, enterrée vive dans un obscurantisme très en-deçà du politique, elle oppose un autre modèle de trajectoire féminine, sous les lumineux augures de la République : « J'étais à Paris le 10 août. J'ai donné à boire à Westermann. Ça a marché. J'ai vu guillotiner Louis XVI [...] Moi, je verse à boire à tout le monde. Ma foi oui. Aux blancs comme aux bleus, quoique je sois une bleue. Et même une bonne bleue. Mais je donne à boire à tous. Les blessés, ça a soif. On meurt sans distinction d'opinion³⁸. » Incarnation exemplaire de la fraternité combattante, qui inverse l'idéal de résignation prêché par les sœurs de charité... La vivandière d'ailleurs sait, à l'occasion, honorer ses convictions avec un courage viril. La sœur de Michel Bastien, Lisbeth, défend son bébé Cassius, *spes patriae natus*, avec une ardeur qui rappelle les anciennes guerrières de Germanie : « [...] Les cris terribles, c'était ma sœur Lisbeth qui les poussait d'une voix qu'on entendait par-dessus le tumulte de la déroute : [...] / "Lâches ! ... lâches !... Vive la République ! Vaincre ou mourir !" / [...] [Je vis] la charrette de ma sœur arrêtée, une dizaine de Vendéens autour, et Lisbeth debout sur le timon, qui se défendait comme une furieuse, repoussant à coups de baïonnette ceux qui essayaient de monter dans la voiture et les traitant de lâches³⁹. »

Trajectoires signifiantes.

Au-delà de ces figures emblématiques, nombre de personnages fictionnels renvoient explicitement, par leur trajectoire individuelle, aux possibilités d'émancipation et d'ascension sociale qu'a ouvertes la Révolution. Dans *Madame Thérèse*, un valeureux commandant républicain vient porter la bonne parole à l'oncle du petit Fritz : « Élève ce garçon-là dans l'amour des droits de l'homme. Au lieu de garder les vaches, il peut devenir commandant ou général comme un autre. Maintenant toutes les portes sont ouvertes, toutes les places sont à prendre ; il ne faut que du cœur et de la chance pour réussir. Moi, tel que tu me vois, je suis fils d'un forgeron de Sarreguemines ; sans la République, je taperais encore sur l'enclume ; notre grand flandrin de comte, qui est avec les habits blancs, serait un aigle par la grâce de Dieu, et moi je serais un âne ; au lieu que c'est tout le contraire par la grâce de la Révolution⁴⁰. » De la prise de la Bastille à la mort du roi, on verra ainsi Ange Pitou, orphelin et pauvre, devenir commandant de la garde républicaine, propriétaire d'une grande ferme et époux de la belle Catherine ; le père de cette dernière, le fermier Billot, est élu représentant du peuple et défend la République à la Convention, contre une aristocratie qui a séduit et perdu sa fille ; même promotion pour Michel Bastien, né d'une famille misérable : « Les paysans ont pris une bonne part des biens de la terre, et moi, naturellement, je ne suis pas resté le dernier. Tous ceux du pays connaissent la ferme du père Michel [...] Je ne puis pas me plaindre : j'ai mon petit-fils Jacques à l'École polytechnique de Paris, dans les premiers [...] et le dernier, Michel, celui que j'aime pour ainsi dire le plus, parce qu'il est le dernier, veut être médecin [...] Tout cela, je le dois à la Révolution⁴¹ ! »

Chacune de ces trajectoires exemplaires prend sens dans un microcosme familial proposant un modèle réduit de la France révolutionnaire – un titre comme *La Famille de*

³⁷ V. Hugo, *Quatrevingt-Treize*, *op. cit.*, respectivement p. 49 et 53.

³⁸ *Ibid.*, p. 54.

³⁹ Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 583.

⁴⁰ Erckmann-Chatrion, *Madame Thérèse* [1864], Paris, Omnibus, 2010, p. 782.

⁴¹ Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 155.

*Surville, ou les Français de tous les rangs*⁴² est à cet égard révélateur. Dans les *Mystères du Peuple*, la famille de Jean Lebrenn, dont le personnage sert à manifester l'omniprésence du peuple dans l'histoire, incarne l'éventail de choix idéologiques et politiques par rapport auquel l'engagement du héros prend sens : « Le héros assume une fonction beaucoup plus symbolique que dramatique : Jean Lebrenn, membre énergique de la commune robespierriste (il est le seul à conseiller de passer rapidement à l'action le 9 thermidor) et en même temps ami de Billaud-Varenne (ce qui le sauve), incarne l'unité de la Révolution, en face de son beau-père, l'avocat Desmarais [au nom révélateur], bourgeois timoré, révolutionnaire par opportunisme, l'un des premiers thermidoriens, et de sa sœur Victoria qui, flétrie dès l'enfance par les débauches séniles de Louis XV, ne rêve que vengeance et symbolise la violence déréglée d'un peuple opprimé⁴³. » Quant à la famille de Michel Bastien, elle reflète les clivages qui scindent l'ensemble de la société contemporaine : un père lentement éveillé à la conscience politique, une mère fanatisée par les prêtres réfractaires, un frère militaire combattant dans les armées du roi, une sœur vivandière destinée à s'enrichir et à s'élever dès les premières campagnes napoléoniennes.

Ces familles divisées évoluent dans un microcosme social qui, lui aussi, apparaît comme un modèle réduit. À Haramont comme à Phalsbourg, les nostalgiques que l'ordre ancien, comme le compagnon forgeron Valentin qui se juge « d'un autre rang » que les paysans qu'il fréquente⁴⁴, continuent à admirer sans réserve le faste de la noblesse, important jusqu'aux plus petits villages l'éclat et le luxe scandaleux de la Cour : « L'exemple de la reine, du comte d'Artois et des autres qui se gobergeaient à la cour, s'étendait jusqu'aux petites villes : c'étaient fêtes sur fêtes, grandes revues, défilés, galas, etc⁴⁵. » Un opportunisme prudent pousse d'autre part les notables locaux à se rallier aux forces montantes ; la bourgeoisie de Phalsbourg fait une cour acharnée à Lisbeth, la sœur de Michel Bastien, revenue fort riche de la campagne d'Italie : « [Les dames de Phalsbourg] n'avaient pas honte d'envoyer leurs domestiques à l'auberge de *Bâle*, emprunter à madame Marescot tel falbalas ou telle coiffure, pour avoir la dernière coupe de la grande mode. Lisbeth recevait des invitations de M. le maire, de Madame la commandante de place, enfin on lui faisait en quelque sorte la même réception que les Parisiens à Bonaparte⁴⁶. » Bon calcul : Lisbeth finira baronne Marescot, entourée des hommages de tous les honnêtes gens, pendant que les ex-émigrés recycleront leurs talents pour la servitude vénale à la cour du Premier consul⁴⁷...

La valeur emblématique de tels parcours est parfois soulignée par des dispositifs métanarratifs, reprenant, au second degré, la distribution du personnel romanesque – comme, à un niveau supérieur de généralité métaphysique, les pantins de Brotteaux, dans *Les Dieux ont soif*, métaphorisent le sort des héros, jouets d'une histoire qui les dépasse et d'un fanatisme qui les instrumentalise. La morale républicaine de *Madame Thérèse* se concentre ainsi en une petite fable animalière, jouée sous le regard enfantin du héros Fritz, dix ans. M. Richter (le bien-nommé), ennemi déclaré des idées démocrates,

⁴² Roman, historique, par un invalide auteur des *Loisirs d'un Français*, Paris, Sétier, 1825, 4 tomes in 12°.

⁴³ Anne Léoni et Roger Ripoll, « Quelques aspects de la Révolution française dans le roman feuilleton », article cité, p. 404.

⁴⁴ Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 362.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 206.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 712 – Lisbeth revient triomphante grâce à ses rapines et pillages éhontés lors de la campagne d'Italie...

⁴⁷ *Ibid.*, p. 756 : « [Le Premier consul] avait les émigrés sous la main – le peuple qui travaille et sue ne sent pas toujours bon ; – mais ces émigrés, pressés dans les corridors et les antichambres, sentaient bon, ils avaient rapporté de leurs voyages de l'eau de Cologne de Jean-Joseph Farina tout exprès. »

pousse son grand chien Max à agresser le caniche Scipio, élevé dans les convictions républicaines du bataillon où il a grandi ; une ruse permet à Scipio de se débarrasser de son adversaire – comme les soldats de l’an II, inférieurs en nombre, en ravitaillement et en expérience, surent mettre en déroute les puissances coalisées⁴⁸. Quant à M. Richter, qui a pour habitude d'affamer son chien afin qu'il débusque mieux le gibier à la chasse, il se débarrasse sans pitié de son champion, blessé et sanglant, en le jetant dehors : juste image du traitement réservé par les aristocrates au peuple, qui travaille et se bat à sa place !

La biographie même des personnages peut intégrer la leçon politique que le lecteur est invité à en tirer. Madame Thérèse se transfigure au terme de sa longue convalescence en allégorie républicaine : « Un mouchoir de soie rouge, noué sur le front, retombait derrière [...] Au bas de son cou pendait une médaille de cuivre rouge, représentant une tête de jeune fille, coiffée d'un bonnet en forme de casque ; cette relique attira mes yeux ; j'ai su depuis que c'était l'image de la République, mais alors je pensai que c'était la sainte Vierge des Français⁴⁹. » Cette belliqueuse Marianne, c'est une image de Madame Thérèse elle-même en ses exploits guerriers ; celle que les soldats appellent Cornélia, ou la Citoyenne, préfigure la conduite héroïque prêtée à Bonaparte au pont d'Arcole : « Tous les plus vieux républicains, les plus terribles d'entre ces hommes courageux reculaient, figurez-vous que cette citoyenne Thérèse prit le drapeau, en disant à son petit frère Jean de battre la charge devant elle comme devant une armée ; ce qui produisit un tel effet sur les républicains, qu'ils s'élancèrent tous à sa suite, et s'emparèrent des canons⁵⁰ ! » L'héroïsme exemplaire incarne en un seul individu le dévouement d'une nation ; inversement – c'est l'envers noir de cette même logique – la monstruosité sincère d'Évariste Gamelin, bon fils, amant fidèle et juge impitoyable au Tribunal révolutionnaire, n'a rien d'exceptionnel : « Enfin, c'étaient des hommes, ni pires ni meilleurs que les autres. L'innocence, le plus souvent, est un bonheur et non pas une vertu : qui conque eût accepté de se mettre à leur place eût agi comme eux et accompli d'une âme médiocre ces tâches épouvantables⁵¹. »

Les logiques de l'exemplarité, accompagnées ou non d'un discours d'escorte, se fondent sur la mise en scène de trajectoires sociales typiques et / ou l'activation d'un système allégorique commun au romancier et à ses lecteurs. Lorsque le discours romanesque se fait plus ambigu, c'est à la sagacité du lecteur qu'est confié le soin d'explicitier la possible teneur allégorique de certaines destinées. Roman épistolaire, *L'Émigré* comporte, conformément à la tradition propre au genre, plusieurs autobiographies enchâssées, dont l'histoire de la vicomtesse de Vassy ; Michel Delon propose de lire, dans la trajectoire de ce personnage de second plan, une métaphore : la jeunesse de la vicomtesse emblématise les vices brillants d'une société aristocratique « empêtré[e] dans ses contradictions », où la tyrannie de l'opinion condamne une vertueuse jeune femme à l'opprobre et à la réclusion, avant que son veuvage et un riche héritage lui rendent son innocence aux yeux du monde. « La petite vérole la frappe comme une épreuve initiatique [...] Si la maladie est sociale et non plus individuelle, la métamorphose de l'ancienne coquette en une femme aimante ne peut-elle figurer une

⁴⁸ Erckmann-Chatrian, *Madame Thérèse*, *op. cit.*, p. 840. Commentaire enthousiaste d'un ancien soldat des armées de la République : « Je savais bien qu'il connaissait les finesses de la guerre ; hé ! hé ! nous avons remporté les drapeaux et les canons » (p. 840).

⁴⁹ *Ibid.*, p. 829-830. Madame Thérèse est devenue « maigre comme un homme » : allégorie androgyne « réaliste », très différente de la Liberté guidant le peuple sur les barricades.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 850. Sous le second Empire, il est idéologiquement décisif, pour les républicains, de rendre au peuple la légende héroïque confisquée par Napoléon.

⁵¹ A. France, *Les Dieux ont soif*, *op. cit.*, p. 197 – « Et combien semblent purs qui ne furent qu'heureux », écrit déjà Hugo dans *Cromwell* (I, 3, v. 138)...

transformation dans la société ? La perte de la beauté la plus visible, celle du visage, est compensée par le gain d'une séduction plus sensuelle, en même temps que d'une richesse morale. Quand elle retrouve son ancien amant à Londres, elle se laisse deviner par sa voix, par ses bras et ses mains, puis par son esprit et son caractère. À quels privilèges la noblesse doit-elle renoncer pour entrer dans l'avenir⁵² ? » À sa manière, le président de Longueil, préposé au discours historiographique dans le roman, posait déjà la même question : « Je crois vous entendre me reprocher, en lisant cette lettre, que je fais l'éloge de la Révolution ; mais si je vous disais que j'ai vu des enfants, qui, au sortir d'une terrible maladie, avaient considérablement grandi, serait-ce faire l'éloge de la maladie ? La Révolution a de même hâté la marche de l'esprit⁵³. »

Fractures.

Sociologiquement significatives, les destinées privées symbolisent, à un niveau supérieur, les blocages et les apories historiques produits par la rupture révolutionnaire. Au sein de chaque famille se rejoue le drame qui fait vaciller la France. Nombre de romans de la révolution mettent en scène un monde d'orphelins : dans les *Mémoires d'un médecin*, Gilbert est seul au monde, Ange Pitou est élevé par une vieille tante, Andrée et Philippe de Taverney n'ont plus leur mère – et leur père n'a de cesse de les prostituer ; le héros républicain de *Quatrevingt-Treize* est élevé par son grand-oncle, qui d'ailleurs se contente de confier l'enfant à un précepteur, tout comme le père du marquis de Saint-Alban. Déficit de l'origine qui renvoie à la hantise du régicide, et a pour effet de supprimer du récit la génération intermédiaire – celle qui, seule, aurait pu remailler la chaîne du devenir et relier le monde nouveau à l'ordre ancien⁵⁴.

Si les parents survivent, c'est souvent pour le pire. La Révolution multiplie dans les deux camps les pères assassins, sur le modèle de Brutus : « [L'horloger Joly] a un fils, qui est républicain, et, pendant que le père sert dans les blancs, le fils sert dans les bleus. Rencontre. Bataille. Le père fait prisonnier son fils, et lui brûle la cervelle⁵⁵. » Plus radicalement, la convulsion révolutionnaire se traduit, dans l'espace privé, par la rupture violente du lien entre parents et enfants. Archange noir de la Révolution, Sombreval, à en croire la Malgaigne, se fait meurtrier de tous ses proches, y compris de sa fille Calixte qu'il adore, et que sa science de médecin soigne tous les jours : « Il devait étouffer Dieu dans son âme, tuer son père, tuer sa femme, tuer sa fille, tuer l'homme assez *enfantômé* pour aimer cette morte vivante ; tuer jusqu'à ce château convoité et acheté par l'orgueil⁵⁶. » Les mères elles-mêmes deviennent féroces : celle de Michel Bastien le maudit sans rémission pour son engagement républicain, cependant que, dans *Une histoire sans nom*, l'innocente Lasthénie est torturée jusqu'à la mort par l'inflexible vertu de sa mère : la Révolution, qui pourtant dans le récit ne pénètre pas jusqu'au foyer des deux recluses, y exerce ses funestes effets.

L'avenir est fermé aux jeunes générations par cette opposition obstinée et mortifère des parents. La duchesse de Montjustin va jusqu'à se féliciter que sa fille Charlotte soit morte à la fleur de la jeunesse – l'aurait-elle symboliquement tuée pour éviter de pires malheurs ? « Dans le moment où l'égalité parmi les hommes est réduite

⁵² Michel Delon, introduction à Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, *op. cit.*, pp. 15-16.

⁵³ Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, *op. cit.*, p. 260.

⁵⁴ Les nombreuses figures de pères spirituels, ou pères d'adoption (le président de Longueil, le premier mari de Delphine, maître Jean pour Michel Bastien, Cirmourdain pour Gauvain...), attestent cette défaillance du rôle paternel dans les familles.

⁵⁵ V. Hugo, *Quatrevingt-Treize*, *op. cit.*, p. 67.

⁵⁶ J. Barbey d'Aurevilly, *Un prêtre marié*, *op. cit.*, p. 970. Calixte elle-même est un reproche vivant pour son père, par l'ineffaçable stigmate qu'elle porte au front (p. 990).

en système, il m'aurait été bien difficile, je ne dis pas de diriger, mais de circonscrire le choix de ma Charlotte, et de la préserver de la séduction de l'homme le plus vil par son état, ou sa naissance : l'amour sera toujours démocrate quand il aura intérêt de l'être⁵⁷. » À leur manière, et certes sans le vouloir, les pères de Calixte et de Néel assassinent eux aussi le bonheur de leurs enfants, et cette promesse de l'aube qu'ils incarnent : « Nos pères sont entre nous [...] Souvent l'inimitié des pères a été vaincue par cet amour involontaire de deux enfants ; mais, ô mon cher Néel ! s'il y a deux pères entre nous, il y a un père, à moi, entre moi et la vie⁵⁸... » Au lieu de se faire passeurs entre deux époques, les pères deviennent bourreaux.

Ces fractures générationnelles se trouvent aggravées par la crise qui traverse l'union des couples comme l'affection au sein des fratries. Avec l'*Histoire d'un paysan*, Erckmann-Chatrian paraphrase à l'envi les pages consacrées par Michelet à l'endoctrinement des paysannes par les prêtres réfractaires⁵⁹ : la mère de Michel Bastien tyrannise sans relâche son mari et son fils, au nom d'un fanatisme religieux obscurantiste autant que rétrograde. La bonne entente entre frères ne sort pas non plus indemne de la tourmente révolutionnaire. Le frère de Michel se bat au régiment Royal-Allemand, alors que le héros défend la République – ce qui amène les deux adversaires au bord d'un duel fratricide⁶⁰. Logique que met parfaitement en évidence *Quatrevingt-Treize* ; à l'ancien prêtre Cimourdain venu leur offrir la fraternité, les insurgés vendéens répliquent : « Oui, Caïn⁶¹ »...

Encore ne faut-il pas voir dans cette dissolution des liens familiaux l'envers d'une apologie de la cellule familiale d'Ancien Régime. Alors que la bonne société aristocratique se perdait dans les vices de bon ton, multipliant adultères et naissances illégitimes, aucune affection réelle ne liait parents et enfants dans les classes les plus nécessiteuses. Les parents de Michel Bastien élèvent leur progéniture dans l'espoir de vendre au moins l'un de leurs garçons au régiment : « Nous autres nous trouvions tout naturel d'être vendus ; nous croyions appartenir à nos père et mère, comme une espèce de bétail [...] Avant la Révolution, excepté les nobles et les bourgeois, tous les pères de famille regardaient leurs enfants comme leur bien ; c'est ce qu'on trouve si beau ; c'est ce qui fait dire que le respect des père et mère était plus grand⁶² ! » Dans les cercles aristocratiques, on met ses enfants à l'encan sous prétexte de beaux mariages : le commandeur de Loewenstein est prêt à vendre sa nièce à un prince, après lui avoir imposé comme premier époux un homme âgé et médiocre ; Mme de Vernon marie sa fille Matilde à Léonce de Mondoville, pour éteindre une partie de sa dette à l'égard de sa future belle-famille ; Mme de Belmont est réduite à la pauvreté par ses proches, pour avoir épousé contre leur gré un parfait honnête homme malheureusement devenu aveugle...

⁵⁷ G. Sénac de Meillan, *L'Émigré*, *op. cit.*, p. 133. Dans *Delphine*, l'héroïne a perdu ses parents et l'époux qui fut son père par l'esprit, M. d'Albémar : la jeune femme, à vingt ans, affronte sans appui ni protecteur le grand monde parisien qu'ébranlent les événements révolutionnaires.

⁵⁸ J. Barbey d'Aurevilly, *Un prêtre marié*, *op. cit.*, pp. 991-992.

⁵⁹ « Les mariages étaient des divorces. La femme, au milieu de la nuit, s'en allait pieds nus, fuyait le lit, que dis-je ? le toit conjugal. Les enfants en larmes avaient beau courir après [...] Le dimanche, elle s'en allait, pendant que l'église était tout ouverte, chercher à deux ou trois lieues une église à elle, une grange, une lande, où, devant quelque vieille croix, le prêtre rebelle disait sa messe de haine » (*Histoire de la Révolution française*, V, 11, *op. cit.*, t. 1, p. 744).

⁶⁰ « Tu as été soldat, je t'attends derrière l'arsenal. / – C'est bon, Royal-Allemand, lui répondis-je, mon sabre de la 13^e légère est encore là ; cherche tes témoins, dans vingt minutes j'y serai » (Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 690).

⁶¹ V. Hugo, *Quatrevingt-Treize*, *op. cit.*, p. 348.

⁶² Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 160.

Reste que, si un espoir de réconciliation subsiste, il ne peut concerner que la génération suivante, celle qui n'aura pas eu à traverser le « fleuve de sang » de la Révolution. Tâche difficile que de vaincre la malédiction qui divise l'intimité même des familles : le fils de Matilde et Léonce ne vivra pas, victime du fanatisme catholique de sa mère ; la duchesse de Montjustin, on l'a vu, préfère pleurer (?) sa fille morte que de lui voir courir les risques d'une mésalliance ; quant à Calixte, elle voit dans la monstruosité de sa naissance le crime originel qui l'empêche de perpétuer sa famille : « Dès qu'elle avait appris par l'abbé Hugon l'ignominie de sa naissance, elle avait eu l'inspiration de se consacrer tout entière au Seigneur, ne voulant pas [...] continuer une race qui n'aurait pas dû naître⁶³. » Logique suicidaire à laquelle s'oppose diamétralement l'optimisme militant des républicains. Michel Bastien, qui a épousé Marguerite malgré l'opposition de sa mère, compte (à juste titre) sur le bébé né de leur union pour opérer une réconciliation : « L'idée me venait qu'elle aimait notre enfant, qu'elle souhaitait de le voir, et que par lui nous serions réconciliés⁶⁴. » Perspective heureuse qui, si on la retrouve dans d'autres dénouements (*La Comtesse de Charny*, *La Famille de Surville...*) reste minoritaire : les logiques tragiques dominant, qui séparent sans remède les familles comme la guerre civile partage la nation.

LE PROBLEMATIQUE TRIOMPHE DU « PEUPLE »

L'infra-politique

La Révolution, à en croire l'historiographie libérale et romantique, sanctionne l'accession du peuple, ou du moins de ses couches les plus éclairées, à la conscience politique ; en centrant son récit sur l'histoire parlementaire, en s'intéressant principalement au peuple parisien et à celui des grandes villes, ce type d'histoire parvient à évincer, ou du moins à contourner, la question que le roman aborde de front : quelle est la part de la nation que l'ignorance, la misère, l'exclusion retiennent à l'écart de la sphère publique et de ses débats ?

Quatrevingt-Treize s'ouvre sur un face-à-face lourd d'enjeux. Le bataillon de volontaires parisiens commandé par Santerre représente ce que la conscience politique du peuple a de plus avancé ; face à ces soldats ardemment républicains, Michelle Flécharde manifeste une ignorance totale des catégories politiques sur lesquelles on l'interroge : « Je ne sais pas ça », répond-elle au sergent Radoub. Ignorance qui aboutit au plus suicidaire des obscurantismes : « C'est tout de même un véritable massacre pour l'entendement d'un honnête homme [...] que de voir des iroquois de la Chine qui ont eu leur beau-père estropié par le seigneur, leur grand-père galérien par le curé et leur père pendu par le roi, et qui se battent [...] pour le seigneur, le curé et le roi⁶⁵ ! » Fatal à la Flécharde, qui a perdu son mari, sa famille et son village, cet abrutissement est aussi désastreux pour l'unité des armées républicaines. Les bataillons qui défendent la « République une et indivisible » sont, eux, très divisés : « Des Normands, qui battaient les cartes, trinquaient auprès du cantinier, en prononçant ces mots : À l'amitié ! Mais des cris rauques s'élevèrent. Des Auvergnats de la montagne gesticulaient avec fureur, parce qu'un caporal parisien avait jeté dans leur marmite une poignée de parmentières⁶⁶. » Le sentiment de la nation ne suffit pas à surmonter les particularismes

⁶³ J. Barbey d'Aurevilly, *Un prêtre marié*, op. cit., p. 995.

⁶⁴ Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, op. cit., p. 657.

⁶⁵ V. Hugo, *Quatrevingt-Treize*, op. cit., p. 55.

⁶⁶ É. Bourges, *Sous la hache*, op. cit., p. 950.

régionaux, cependant que les disparités culturelles empêchent la naissance d'une authentique solidarité idéologique.

Encore pourrait-on croire qu'une telle arriération concerne uniquement la France des campagnes. Mais une frange non négligeable des populations urbaines reste, même à Paris, étrangère aux préoccupations politiques du moment, ce qu'Anatole France excelle à rendre sensibles par de fugaces petites scènes insérées à des points-clés de son roman. Alors que la capitale pleure la mort de l'Ami du peuple, Évariste Gamelin fait une étrange rencontre : « Comme, le cœur gros de douleur, de haine et d'amour, il s'en allait rendre un hommage funèbre au martyr de la liberté, une vieille paysanne qui portait la coiffe limousine s'approcha de lui et lui demanda si ce monsieur Marat, qui avait été assassiné, n'était pas monsieur le curé Mara, de Saint-Pierre-de-Queyroix⁶⁷. » À se demander si l'histoire, la grande, ne se limite pas à une mince surface événementielle où la conscience des masses n'atteint pas... Après les catastrophes de Juin 1848 puis du Coup d'État, la question n'a rien de métaphysique : comment faire l'éducation du peuple, comment former un peuple républicain ?

C'est la tâche que se donnent, à la fin du second Empire, les romans d'Erckmann-Chatrian. *L'Histoire d'un paysan* constate un paradoxe : les grands modèles gréco-romains que la Législative et la Convention offrent à l'admiration des masses sont incompréhensibles pour le plus grand nombre. « La principale affaire c'était de ressembler aux anciens Romains [...] Beaucoup de citoyens, qui s'appelaient dans le temps Joseph, Jean, Claude ou Nicolas, avaient changé de nom ; le nouveau calendrier ne reconnaissait plus que Brutus, Cincinnatus, Gracchus ; et ceux qui n'avaient pas une grande instruction ne savaient pas ce que cela voulait dire⁶⁸. » Dans les *Mémoires d'un médecin*, Ange Pitou n'a rien d'un humaniste, Billot n'a aucune culture classique, et les lectures publiques des ouvrages de Gilbert se heurtent à une incompréhension que seules peuvent surmonter les barricades de vin mises en perce en l'honneur de la République... Certes Lisbeth, la sœur de Michel Bastien, met au monde un petit Cassius, mais elle se ralliera ensuite à César Bonaparte : un enthousiasme romain mal compris peut entraîner quelques dommages collatéraux !

À ce recours intempestif à des modèles politiques culturellement inadaptés, Erckmann-Chatrian répond par la promotion d'une authentique pédagogie républicaine, selon un idéal participatif. Envoyés par le comte d'Artois pour démonter à grand bruit l'estrade de la séance royale, et empêcher par le bruit des travaux le Tiers de délibérer, les charpentiers deviennent les premiers adeptes de la Révolution : « Étonnés de notre calme, [ils] finirent par abandonner leurs outils, et par descendre sur les marches de l'estrade, pour écouter ce qui se disait. Si M. le comte d'Artois avait pu les voir, jusqu'à la fin de la séance, plus attentifs que dans une église, et couvrant de leurs applaudissements les orateurs qui disaient des choses fortes et justes, il aurait compris que le peuple n'est pas aussi bête qu'on veut bien le croire⁶⁹. » Loin des centres de décision politique que sont les grandes villes, les lettres, les journaux, les affiches parviennent, à force de lectures publiques et de réunions, à former une opinion déjà préparée par le colportage des grands textes des Lumières ; à la veille de la Troisième République, Erckmann-Chatrian brosse un tableau exemplaire de l'éveil des campagnes à la conscience républicaine... en 1789, avant même la réunion des États-Généraux⁷⁰ !

⁶⁷ A. France, *Les Dieux ont soif*, op. cit., p. 110 [clausule d'un chapitre].

⁶⁸ Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, op. cit., p. 639.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 298. Le passage est extrait d'une lettre du député Chauvel à ses électeurs du village de Phalsbourg : la lettre, lue en public, invite de fait les paysans à se joindre au cercle des premiers spectateurs venus assister aux débats de l'Assemblée nationale.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 212.

L'histoire du caniche Scipio, élevé dans les armées de la République, est significatif : le chien saute volontiers pour la République ou le général Hoche, mais refuse de bouger patte ni oreille pour le roi de Prusse⁷¹. Du haut de ses dix ans, le petit Fritz ne peut que comprendre la leçon⁷²...

Cette exigence d'éducation républicaine est décisive : chaque fois qu'une populace ignorante et déchaînée s'impose sur la scène publique, la violence l'emporte sur l'idéal révolutionnaire, et l'ensevelit de fait comme de droit. Cette question de la violence révolutionnaire, de sa légitimité, de la responsabilité individuelle qu'elle engage, est récurrente après les traumatismes de 1848 et de 1851. Le problème s'expose dans toutes ses contradictions chez Dumas, se trouve exacerbé jusqu'au sadisme dans les romans de Barbey d'Aurevilly, est au cœur du questionnement hugolien sur les logiques du progrès. Le surgissement angoissant de la populace, cet « autre » du peuple, ce Barbare venu des profondeurs (et non des marges comme le Chouan), est à tout moment susceptible d'entraver l'élan révolutionnaire, de l'engloutir dans la boue et dans le sang. Les paysans des Baraques voient ainsi des « montagnards » associer à leurs colères politiques d'inquiétantes fureurs, résurgences d'anciennes jacqueries : « Il fallait entendre les cris des montagnards dans la plaine, il fallait voir les bûcherons, les schlitteurs, les ségares, tout débraillés, les haches, les pioches, les faux et les fourches en l'air par milliers. Les cris montaient et descendaient comme le roulement de l'eau sous l'écluse des Trois-Étangs ; et les femmes aussi s'en mêlaient, leurs tignasses pendantes et la hachette à la main⁷³. »

Ces foules déchaînées, les mêmes qui insultent avec une inhumaine cruauté les victimes de la Terreur jusque sur l'échafaud, incarnent la violence inexpiable de l'histoire, sa barbarie intrinsèque, sa monstruosité ; au-delà (ou en-deçà ?) des horreurs de la guerre civile en Vendée, Élémer Bourges dresse l'angoissante figure du Caqueux, l'amant de la guillotine – emblème des pulsions destructrices à l'œuvre dans les sous-sols du devenir : « Cette géante toute rouge, avec ses deux bras teints de sang et son glaive à couper les têtes, était apparue au Caqueux comme un Moloch dévorateur et se rassasiant de meurtres. Cette brute aux idées informes avait compris la grandeur de ce Dieu, à qui appartenaient le sang, la chair des hommes ; – et à la fin, n'y tenant plus, dans un prurit d'angoisse et de plaisir, Coatgoumarch s'était rué sur l'échafaud, avait voulu toucher au couperet et baiser les poteaux sanglants⁷⁴. » Cauchemardesque apparition dont les romanciers les plus engagés s'attachent à montrer la généalogie : Billot cherche à abattre la monarchie avec une énergie décuplée depuis qu'un aristocrate, Isidore de Charny, a séduit sa fille ; la sœur de Jean Lebreun s'acharne à venger son honneur, perdu dans les débauches de l'ancien régime expirant ; et le peuple des Vosges se souviendra longtemps des massacres de Nancy, commandités et exécutés par la Terreur blanche de La Fayette et de ses officiers⁷⁵ : « En 93, lorsque je voyais

⁷¹ Erckmann-Chatrion, *Madame Thérèse*, *op. cit.*, p. 821.

⁷² Inversement, le pessimisme noir d'Anatole France dans *Les Dieux ont soif* fait de Brotteaux une voix clamant dans le désert : nul ne comprend la justesse des analyses que lui dicte son détachement par rapport à l'esprit de parti. Pas de pédagogie républicaine possible dans un univers régi par le fanatisme.

⁷³ Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 305. Le terme de « montagnard », politiquement élogieux lorsqu'il s'applique aux volontaires de Phalsbourg venus rejoindre l'armée républicaine de l'an II, comporte ici une nuance de sauvagerie plus ambiguë. Les schlitteurs sont des conducteurs de traîneaux, les ségares les ouvriers qui coupent les planches dans les scieries des Vosges.

⁷⁴ É. Bourges, *Sous la hache*, *op. cit.*, p. 952.

⁷⁵ Les prisonniers qu'escortent, bien à contrecœur, Michel Bastien et ses amis sont plus pitoyables encore que les condamnés de la Conciergerie dont beaucoup de romans dressent un tableau pitoyable : « Des femmes, des soldats, des gens du peuple, des bourgeois, tellement que la rue en était encombrée,

passer les charrettes de la guillotine, pleines de femmes, de vieillards, de prêtres, de bourgeois, d'ouvriers, de paysans, combien de fois je me suis écrié en moi-même : / «Voilà la politique des évêques et des émigrés qui passe⁷⁶ !» »

De la lutte des races à la lutte des classes

S'interroger sur la conscience politique des masses oblige à aborder frontalement la question des clivages socio-économiques au sein du Tiers-État – donc à problématiser la coïncidence supposée entre peuple et collectivité nationale. Le problème, relativement bien cerné par l'historiographie lorsqu'elle s'intéresse aux mouvements parisiens⁷⁷, s'étend également, dans le roman, aux campagnes (la France de 1789 est essentiellement rurale). Force est de remarquer que la promotion des « couches nouvelles », pour reprendre (anachroniquement) le vocabulaire de Gambetta, profite essentiellement à la bourgeoisie urbaine et ou aux grands propriétaires terriens. Dans les *Mémoires d'un médecin*, Billot, qui règne en maître tout-puissant sur sa ferme, emblématise le Tiers-État vainqueur en 1789 – Gilbert, comme toujours préposé aux éclaircissements historiographiques, le souligne : « Vous, père Billot, vous fermier, vous propriétaire, vous enfant de l'Ile-de-France, et par conséquent vieux Français, vous représentez le tiers, vous êtes ce qu'on appelle la majorité⁷⁸. » En revanche, Ange Pitou, tout en jambes et en estomac, grand cœur et peu de cervelle, ne parviendra jamais à égaler la grâce d'Isidore de Charny, son rival en amour, ni l'autorité de La Fayette, son modèle en Révolution⁷⁹...

La promotion sociale du paysannat – « la Révolution nous a donné la terre » – s'inscrit dans la fiction sous deux formes concurrentes. Soit, comme Erckmann-Chatrion ou, à un moindre degré, Dumas, le roman met en scène les propriétaires suffisamment aisés pour profiter de la vente des biens nationaux, que leurs intérêts opposent très vite à la masse des pauvres dépourvus de tout capital ; dès août 1789, maître Jean, forgeron, propriétaire aisé d'une auberge bien achalandée, ne partage plus les mêmes convictions que Michel Bastien : « [Maître Jean] disait qu'on ne doit jamais en demander trop d'un coup ; moi j'avais d'autres idées, je ne trouvais pas que Chauvel en demandait trop. Je comprenais bien que maître Jean et tous les bourgeois, après avoir happé leur morceau, voulaient reprendre haleine ; mais nous autres hommes du peuple, nous n'avions encore rien, et nous voulions aussi notre part de la révolution⁸⁰. »

Soit, dans une perspective résolument mythique et légendaire, les paysans apparaissent comme la dernière incarnation de l'ancienne France, non encore corrompue par la pourriture morale et intellectuelle des villes : « [La Malgaigne]

et si pâles, si défaits, que cela vous retournait le cœur. Un assez grand nombre, couverts de sang, ne pouvaient pas marcher, il fallait les porter sous les bras. En reprenant l'air, ils se débattaient, ouvraient la bouche comme des gens près d'étouffer, et demandaient de l'eau, qu'on leur donnait à boire dans un bidon. On les portait ensuite sur les voitures » (*Histoire d'un paysan, op. cit.*, p. 328).

⁷⁶ *Ibid.*, p. 361.

⁷⁷ Michelet et Louis Blanc, notamment, analysent la dimension économique et sociale des mouvements parisiens, et ponctuellement provinciaux.

⁷⁸ A. Dumas, *Ange Pitou, op. cit.*, p. 1005.

⁷⁹ Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon article « L'impossible corps du peuple dans le cycle révolutionnaire de Dumas », *Corps, littérature, société (1789-1900)*, Jean-Marie Roulin dir., Publications de l'université de Saint-Étienne, « Le XIX^e siècle en représentation(s) », 2005, pp. 141-160. Ce texte est accessible en ligne à l'adresse <http://web.me.com/csaminadayar>.

⁸⁰ Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan, op. cit.*, p. 320. Les notables de Phalsbourg sont unanimes à soutenir Lafayette ordonnant de réprimer le légitime soulèvement des soldats de Nancy ; le clivage politique citoyens passifs / citoyens actifs accentue l'opposition entre les possédants, et ce peuple sur lequel ils comptent pour défendre leurs acquis (p. 336-337).

appartenait à la plus basse classe de ces campagnes, mais on trouvait cependant en elle ce qu'on rencontre parfois encore dans les fondrières du Cotentin : une dernière goutte, égarée et perdue, du sang des premières races normandes, de ces fiers Iarls scandinaves qui ont tenu et retourné l'antique Neustrie, sous leurs forts becs de cormoran⁸¹. » En un temps où l'aristocratie dégénérée a trahi les vertus de ses aïeux, un reflet de sa noblesse perdue se transfère à d'obscurs enfants du peuple, comme la Clotte, dont la forte présence dans le récit s'oppose à l'évanescence de la comtesse de Montsurvent, toujours hors-champ : « Cette femme chargée d'iniquités, au fond de sa mesure délabrée et sous les vêtements d'une pauvreté rigide, le troublait plus que la comtesse de Montsurvent dans son château et sous le dais féodal qu'elle avait eu le courage de rétablir dans la salle de chêne sculpté de ses ancêtres, comme si la trombe de la Révolution n'avait pas emporté tous les droits et les signes qui représentaient ces droits⁸² ! » Un même trouble saisit le républicain Gérard Choudieu devant la majesté de la Grande Jacquine, avec son profil de Parquet et la « majesté sibylline » de son visage d'un autre temps⁸³.

À l'ascension sociale des couches paysannes aisées (Billot, Le Hardouey, maître Jean...) répond symétriquement la promotion de la bourgeoisie urbaine : médecins, négociants ou avocats s'imposent comme les plus importants notables locaux après le début de l'émigration, et renforcent leur pouvoir économique par la conquête du pouvoir politique. D'où, après 1848, une question lancinante que les romanciers abordent parfois de front, plus souvent de biais : y a-t-il une réelle communauté d'intérêts, une véritable solidarité militante entre le petit peuple des artisans, des ouvriers, de boutiquiers, et la bourgeoisie montante qui fait la Révolution ? La question est décisive : à leur manière, l'assassinat de la seconde République et la Commune ont montré ce qu'il en coûtait de l'éluider.

Après Michelet (qui écrit l'épisode la plume dans le sang de Juin), beaucoup de romanciers voient dans le massacre du Champ-de-Mars le premier signe de la rupture entre la bourgeoisie et le peuple. Dans *La Comtesse de Charny*, la pétition demandant la déchéance du roi est collectivement rédigée à la demande de Billot, ce qui en fait « réellement la pétition du peuple » ; elle est signée par une foule immense, au milieu des chants et des danses ; l'autel de la Patrie est couvert d'inoffensifs promeneurs venus exercer un droit garanti par la Constitution. Pour déclencher le massacre, « La Fayette se fiait peu à ces hommes du Marais et du faubourg, qui formaient le côté démocrate de son armée ; aussi leur avait-il adjoint un bataillon de la garde soldée⁸⁴ » : subterfuge efficace pour se garantir contre la possible fraternisation des soldats avec le peuple... et détail révélateur de la stratégie sciemment adoptée par l'aile droite de la Constituante. Cherchant à fédérer les énergies républicaines à la fin du second Empire, Erckmann-Chatrion tire la leçon de l'épisode : « C'est par ordre de l'Assemblée nationale qu'on venait de tirer sur le peuple pour la première fois ; la guerre entre les bourgeois et le peuple, quel malheur ! Il ne peut pas en arriver de plus grand, puisque cette guerre dure encore, et que nous lui devons le gouvernement militaire et le despotisme⁸⁵. »

D'un Napoléon à l'autre, c'est en effet cette scission entre la bourgeoisie pensante et les masses laborieuses qui, pour Erckmann-Chatrion, est à l'origine des dérives despotiques mortelles aux jeunes Républiques. Deux ans après le 9 Thermidor, Michel Bastien, lugubre, prophétise : « Maintenant les royalistes cherchent un général capable

⁸¹ J. Barbey d'Aurevilly, *Un prêtre marié*, op. cit., p. 959.

⁸² J. Barbey d'Aurevilly, *L'Ensorcelée*, op. cit., p. 702.

⁸³ É. Bourges, *Sous la hache*, op. cit., p. 967.

⁸⁴ A. Dumas, *La Comtesse de Charny*, op. cit., p. 773.

⁸⁵ Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan*, op. cit., p. 384.

d'entraîner son armée contre la république ; s'ils le trouvent, les bourgeois sont perdus ; ils auront beau crier au secours ! le peuple, qu'ils ont trahi, laissera faire. Et voilà comment la partie la plus instruite de la nation, la bourgeoisie laborieuse, sera paralysée, faute d'avoir le courage d'être juste avec le peuple⁸⁶. » Quant à la catastrophe du 18 Brumaire, elle est relue à la lumière du 2 Décembre⁸⁷ ; le peuple des faubourgs, décimé, exsangue, défiant, ne se lève pas pour défendre une Marianne qui a rompu avec la Sociale : « Paris est bien tranquille. Paris regarde défiler les états-majors de Bonaparte. Pourquoi le peuple de Paris se soulèverait-il, quand nous sommes ici bien paisibles à rêvasser, et qu'on crie dehors : “Vive Bonaparte !” Pour qui et pour quoi se ferait-il casser les os ? Pour conserver cette constitution de l'an III, qui le destitue de ses droits politiques⁸⁸ ? » La réaffirmation obsessionnelle de la solidarité objective entre le peuple et la bourgeoisie tente, chez Erckmann-Chatrian, de refonder le pacte solidaire capable de faire advenir une République authentiquement démocratique⁸⁹.

L'impossible archange de l'avenir

Mortelles à la République, les fractures sociales qui minent sourdement l'unité politique de la nation se projettent dans la personne même des héros de la Révolution mis en scène par le roman. Comme Balsamo après le meurtre de Lorenza, Gilbert n'est plus que le fantôme de lui-même après avoir violé Andrée de Taverny et enlevé leur enfant : de leur nature spectrale, ces morts-vivants tirent leur pouvoir prophétique mais aussi leur impuissance à agir sur le cours de l'histoire – on aura constaté leur progressive disparition en tant qu'acteurs de la fiction, dans les *Mémoires d'un médecin*. Gauvain, né petit-neveu du marquis de Lantenac et élevé par le prêtre Cirmourdain dans l'admiration des vertus républicaines, concentre en lui les contradictions et les apories de la Révolution : c'est contre la Tourgue (Tour-Gauvain), antique demeure de ses ancêtres, qu'il mène l'assaut final contre son grand-oncle, c'est face à la Tourgue qu'il sera exécuté. Sombreval, prêtre marié, acquéreur du château du Quesnay, résume les tensions et les blocages de l'époque : sa destinée et son avenir sont condamnés.

Ces êtres socialement et familialement hybrides – frères de Gwynplaine ou d'Enjolras – sont les produits sublimes et monstrueux de l'ancien régime dont ils affichent les stigmates, en même temps qu'ils en promettent le dépassement. Assassin vertueux, bourreau au cœur généreux, Évariste Gamelin porte en lui la trace d'un passé de violences : les fiançailles de sa mère datent de l'exécution du régicide Damiens⁹⁰ ; sa naissance prématurée est déclenchée par la bousculade de la foule se ruant à l'exécution

⁸⁶ *Ibid.*, p. 672.

⁸⁷ « Les journaux patriotes ont été saisis, leurs propriétaires, directeurs et rédacteurs déportés à Oléron, les clubs ont été fermés, les Jacobins poursuivis ! Depuis six mois on ne parle que de terreur, de conspiration contre la république, pour avoir un prétexte d'arrêter les gens que l'on craint » (*Ibid.*, pp. 741-742). Préparatifs du 18 Brumaire, ou tournant réactionnaire du printemps 1849 ?...

⁸⁸ *Ibid.*, p. 741.

⁸⁹ Cette ambition réconciliatrice s'affirme dès les premières pages, avec la Lettre liminaire écrite par « Michel Bastien, cultivateur au Valtin, à ses amis » : « Moi, je suis un homme du peuple, et j'écris pour le peuple. Je raconte ce qui s'est passé sous mes yeux [...] C'est donc l'histoire de vos grands-pères, à vous tous, bourgeois, ouvriers, soldats et paysans, que je raconte » (*Ibid.*, p. 148). Le même discours se retrouve à maintes reprises dans l'œuvre : « Il faut distinguer entre l'honnête bourgeoisie, et l'intrigante qui l'entraîne dans ses manœuvres ; les vrais bourgeois sont les enfants du peuple, élevés par leur instruction, leur intelligence et leur courage » (p. 669 – le narrateur est une incarnation de cet idéal républicain).

⁹⁰ « Tout le temps qu'elle s'était tenue à la fenêtre pour voir le régicide tenaillé, arrosé de plomb fondu, tiré à quatre chevaux et jeté au feu, M. Joseph Gamelin, debout derrière elle, n'avait cessé de la complimenter sur son teint, sa coiffure et sa taille » (A. France, *Les Dieux ont soif*, op. cit., p. 45).

de Lally-Tollendal⁹¹... Nouvel Oreste, Évariste paie non pour avoir racheté les crimes de sa race, mais pour le passé d'une France violentée dont il se croit le vengeur : « Quelle destinée que la sienne ! C'est par piété filiale, par obéissance à des ordres sacrés qu'il a commis ce crime dont les dieux doivent l'absoudre, mais que les hommes ne pardonneront jamais. Pour venger la justice outragée, il a renié la nature, il s'est fait inhumain, il s'est arraché les entrailles⁹². »

Ces indépassables clivages renvoient à l'une des difficultés les plus résistantes auxquelles se heurtent les romanciers de la Révolution : comment concilier la haute valeur morale des héros républicains, et l'ineffable violence des combats que la pression des circonstances les oblige à assumer ? *Quatre-vingt-Treize* et *Les Dieux ont soif* apportent deux réponses diamétralement opposées à cette question : là où Évariste Gamelin est le jouet aveugle du fanatisme politique qui l'emporte, mais n'a aucune prise directe sur les événements, Gauvain et Cimourdain assument l'entière responsabilité personnelle d'actes individuels dont la portée historique est indéniable⁹³. Or, paradoxalement, ces deux récits, à un niveau supérieur, défendent explicitement l'idée que les logiques du devenir révolutionnaire échappent au vouloir et à l'action des hommes. Tel est le sens de la parabole des pantins fabriqués par Brotteaux, où le pouvoir suspicieux croit reconnaître Robespierre, Couthon et Saint-Just ; le discours hugolien est à cet égard explicite (il prend d'ailleurs un sens très actuel après la Commune) : « Les événements dépensent, les hommes payent. Les événements dictent, les hommes signent [...] La Révolution est une forme de phénomène immanent qui nous presse de toutes parts et que nous appelons la Nécessité⁹⁴. »

L'obsession de la mort sacrificielle, qui parcourt nombre de romans, s'explique par la nécessité de surmonter cette aporie. Dans *Les Dieux ont soif*, la mort christique de Fortuné Trubert intervient précisément à l'automne 1793, juste avant le procès et la mort des Girondins, qui représentent « la jeunesse éclatante de la Révolution », et au moment précis où les premiers succès des armées républicaines rendent contestable la radicalisation de la Terreur : « Il sourit. / Ce n'étaient pas des songes de malade ; c'était une vue claire de la réalité, qui illuminait alors ce cerveau sur lequel descendaient les ténèbres éternelles. Désormais l'invasion semblait arrêtée [...] Encore un effort, et la République serait sauvée⁹⁵. » C'est à peu près à la même époque qu'une aube radieuse se lève sur l'exécution de Gauvain, et le suicide de Cimourdain : le sacrifice du héros républicain apparaît comme la seule résolution possible au conflit de devoirs où l'ont engagé les horreurs de la guerre civile.

La rentabilité historique du sacrifice apparaît cependant comme sujette à caution – ce qu'élude Hugo, en faisant de la mort volontaire de Gauvain un finale romanesque en forme d'apothéose (cependant que Lantenac court toujours, et rassemble ses hommes contre la République...). Gamelin tente de se suicider au 9 Thermidor ; exécuté le lendemain, il meurt dans un paroxysme d'attachement fanatique à Robespierre – sans que son sacrifice, volontaire et courageux, rachète en rien ses crimes vertueux, ou n'infléchisse le cours des événements. Le motif du Christ républicain – « O millions de Christs aux yeux sombres et doux », écrit Rimbaud en 1870 pour célébrer les « morts de Quatre-vingt douze et de Quatre-vingt treize » – connaît un infléchissement significatif

⁹¹ *Ibid.*, pp. 45-46.

⁹² *Ibid.*, p. 100.

⁹³ On se référera sur ce point à l'analyse de Guy Rosa, « *Quatre-vingt-Treize* ou la critique du roman historique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1975, 2/3, « Le Roman historique », pp. 329-343.

⁹⁴ V. Hugo, *Quatre-vingt-Treize*, *op. cit.*, p. 217.

⁹⁵ A. France, *Les Dieux ont soif*, *op. cit.*, p. 198.

sous la Troisième République ; à la mort triomphale d'Enjolras, martyr républicain cloué au mur par les balles des soldats, répond sur le mode mineur la terrible vision qui s'offre aux Bleus venus soumettre la Vendée : « Contre la porte était cloué un être humain, hideux, méconnaissable. Piqué au battant vermoulu, ainsi qu'une énorme chauve-souris, un soldat Bleu avait agonisé, sous les coups de la populace. Deux fiches de fer lui perçaient les mains, deux autres écartelaient ses jambes ; et l'on voyait saillir ses côtes une à une, par les déchirures de son habit. Un des yeux, grand ouvert, regardait devant lui, hagard, épouvanté ; et le trou de la bouche, sous les narines, en semblant hurler de douleur, donnait au visage du misérable une expression effroyablement triste⁹⁶. » Apparition de cauchemar qui semble nier toute promesse de résurrection comme tout espoir de transcendance.

La Révolution, « mère des peuples », a pour mission d'engendrer l'avenir, ce qui suppose de dépasser les clivages individuels et collectifs qui divisent la nation et rendent impossible l'émergence d'un homme nouveau. D'où les idylles naissantes qui, en marge de l'épopée, tentent, chez les personnages les plus jeunes, de préparer cet avenir de réconciliation. Ange Pitou finit par épouser Catherine Billot et par adopter l'enfant qu'elle a eu d'Isidore de Charny ; Joseph Bara regarde avec une sympathie naissante la petite Nanette, dont toute la famille soutient les Chouans : « Petite, dit Bara, qui vint se mettre à côté d'elle, il ne faut pas pleurer, quand on est grande [...] Comment t'appelles-tu, Brigande ? / – Nanette. / Elle regarda le petit hussard et lut dans ses yeux tant de bienveillance en dépit de ses brusques façons, que la pauvre s'enhardit. / – Et vous, monsieur ? demanda-t-elle. / – Je suis le citoyen Joseph Bara⁹⁷. » Et Néel de Néhou, subjugué par la beauté de Calixte, envisage sans honte d'allier son antique famille à la lignée maudite du prêtre marié.

La fiction sanctionne pourtant, le plus souvent, l'échec de tels rapprochements réconciliateurs : Joseph Bara meurt en héros aux côtés de Nanette, massacré par les Chouans qui surprennent les deux enfants dans la campagne ; Néel mourra ainsi que Calixte, dont le front est symboliquement coupé par un bandeau écarlate – la jeune fille porte sur son corps la marque de « la Révolution, cette large ornière de sang qui a coupé en deux l'histoire de France, et dont les bords s'écartent chaque jour de plus en plus⁹⁸. » Les unions mixtes semblent par ailleurs promises au malheur et à la stérilité : Jeanne de Feuardenet, doublement déchue – elle a été élevée en bourgeoise, et a épousé le riche propriétaire Le Hardouey – n'aura pas d'enfants.

Symboliquement, le transfert de la souveraineté au peuple se manifeste par l'étonnante ressemblance de certains personnages populaires avec le corps sacré des rois – l'intrigante Oliva, dans les *Mémoires d'un médecin*, est le sosie de Marie-Antoinette, comme le jeune officier républicain De Cesari (nom révélateur) est le vivant portrait du prince François, duc de Calabre et fils du roi Ferdinand de Naples⁹⁹ ; mais la fiction semble incapable de dépasser cet effet de symétrie pour figurer, au travers d'un personnel romanesque nouveau, la France post-révolutionnaire. Ce blocage est lié, pour une large part, à la question de l'éducation politique du peuple, qui seule peut lui garantir, dans la durée, l'exercice plein et entier de ses droits politiques. Au début de la

⁹⁶ É. Bourges, *Sous la hache*, *op. cit.*, p. 954. Souvenir des lions crucifiés dans *Salammbô* [1862], qui préfigurent le sort des mercenaires révoltés – et, peut-être, écho au Christ de Holbein que le prince Mychkine contemple chez Rogojine (Fiodor Dostoïevski, *L'Idiot*, 1869).

⁹⁷ É. Bourges, *Sous la hache*, *op. cit.*, p. 992 (clausule de la première partie du roman).

⁹⁸ J. Barbey d'Aurevilly, *Un prêtre marié*, *op. cit.*, pp. 971-972.

⁹⁹ A. Dumas, *La San Felice* [1864], Paris, Gallimard, « Quarto », 1996, p. 568. Le roi Ferdinand s'étonne : « Et qu'est-ce que c'est que ce beau jeune lieutenant-là qui se permet de ressembler à mon fils ? » (p. 575).

troisième République, Dumas revient sur ce problème d'actualité avec *Création et rédemption*. Dans la première partie du récit, *Le Docteur mystérieux*, on voit Jacques Merey, dont les pouvoirs extraordinaires rappellent Joseph Balsamo, sauver une petite fille abandonnée, puis lui donner jour après jour la vie, la santé, la conscience, l'intelligence ; l'amour naît peu à peu entre le médecin et Éva, sa fille et sa créature. Malheureusement, Éva se révèle de naissance noble, si bien que Jacques Merey doit rendre la jeune fille à son père avant d'aller défendre ses convictions républicaines à Paris, dans les rangs des Girondins. Deuxième volet de l'histoire : le père de Jacques, émigré, meurt à l'étranger en laissant par testament sa fille à Jacques ; mais les deux amants ne réussissent pas à se retrouver, Merey part pour l'Amérique à la chute des Girondins et Éva se retrouve seule dans le Paris halluciné de la Terreur – qui finit par la jeter dans les bras de Barras. La trajectoire d'Éva renvoie à celle de la France révolutionnaire : née à la conscience politique grâce à l'esprit républicain, la nation ne parvient pas à conquérir sa maturité politique et son autonomie, faute d'avoir reçu une réelle éducation sociale et politique¹⁰⁰. La faillite du Directoire, la catastrophe de l'Empire sont les conséquences de cette éducation manquée : à la Troisième République naissante d'en tirer les leçons...

Ces leçons, ce sont les générations de l'avenir qui pourront, peut-être, en profiter. Ces hommes de l'avenir sont figurés, dans le roman, par les enfants de la Révolution, nés au cœur de la tourmente et porteurs de toutes les promesses. Ainsi de René, Alain et Georgette, les enfants de la Flécharde adoptés par le bataillon du Bonnet-Rouge, et sauvés de l'incendie par Lantenac : « Dotés – comme Hugo lui-même – d'un "père" démocrate et d'une mère vendéenne, mieux : d'une mère en réalité neutre et d'un "père" changeant, ils [...] représentent le recommencement possible, loin des tensions sociopolitiques qui poussèrent un Gauvain sur l'échafaud. Leur "toute-puissance, l'innocence", a fait fléchir "le vieux destin inexorable" ; l' "inexorable", c'est le *fatum* rectiligne qui vicie "l'antique férocité féodale", et aussi la dictature jacobine¹⁰¹. » Né dans les camps, le bébé Cassius, l'enfant du peuple, est le frère jumeau de cette République qui défend sur les champs de bataille la souveraineté des nations : « Le petit Cassius [...] riait, gros et joufflu, sans se douter de quelle abominable boucherie nous venions de sortir. Si celui-là n'est pas devenu sourd, c'est bien étonnant, car il peut se vanter d'en avoir entendu du bruit, dans son enfance. Les plus grands princes, auxquels on tire cent un coups de canon pour leur ouvrir les idées en venant au monde, n'ont entendu que de la pauvre musique auprès de lui¹⁰². » On notera cependant que ces promesses d'avenir s'accompagnent souvent d'une tentation de repli dans le monde immobile, hors-histoire, de l'idylle champêtre : Ange Pitou et Catherine élèveront l'enfant de la réconciliation dans la calme clôture de leur domaine, Michel Bastien donnera de nombreux cousins à Cassius dans la lointaine paix des Vosges. Le dix-huitième siècle est grand, le dix-neuvième siècle peine à être heureux.

Le marquis de Saint-Alban, émigré, témoin lucide et mélancolique de la fin d'un monde, remarque : « Nos auteurs de romans [...] ne mettent en scène que des comtes et des marquis, comme s'il n'y avait que des gens de qualité dans le monde¹⁰³. » Le roman de la Révolution enregistre la fin de ce mode de représentation du social ; prenant acte du tournant historiographique libéral puis romantique, il projette sur la scène

¹⁰⁰ Cette analyse est empruntée à Lise Dumasy, « La violence dans le roman de l'avant à l'après 1789 », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1990, 4/5, « Révolution et littérature (1789-1914) », pp. 675-676.

¹⁰¹ C. Bernard, *Le Chouan romanesque*, *op. cit.*, pp. 199-200.

¹⁰² Erckmann-Chatrion, *Histoire d'un paysan*, *op. cit.*, p. 584.

¹⁰³ Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, *op. cit.*, p. 48.

fictionnelle les véritables acteurs de l'histoire que sont les masses, reconquérant leurs droits légitimes face à une aristocratie déclinante et à une civilisation exténuée. Au-delà des types qu'a consacrés la mémoire collective ou la légende révolutionnaire, le roman expérimente une sociologie historique attentive aussi bien aux trajectoires individuelles qu'aux effets de système ; fractures familiales et micro-sociétés clivées figurent, à petite échelle, les oppositions idéologiques, politiques, sociales qui menacent l'unité de la nation. La distribution du personnel romanesque permet enfin d'exposer et de problématiser des questions décisives pour un siècle sommé d'accomplir l'œuvre de la Révolution : comment fonder une république durable sur une authentique conscience politique des masses ? comment concilier l'unité politique de la nation et les intérêts divergents des diverses classes socio-économiques qui la composent ? et que faut-il penser de la violence inséparable de l'engagement révolutionnaire ? En entrelaçant plusieurs niveaux de signification parfois contradictoires, en superposant les lectures sociologiques, allégoriques et symboliques, le personnel romanesque problématise avec efficacité ces questions qui, jusqu'en 1914, restent d'actualité.

Corinne Saminadayar-Perrin
Université Montpellier 3 / RIRRA 21